

2

LA CHUTE DE SÉJAN

DRAME

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de la République,
le 21 août 1849.

Imprimerie Dondley-Dupre, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



31206

LA

CHUTE DE SÉJAN

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

VICTOR SÉJOUR



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS, .

RUE VIVIENNE, 1.

1849





A

MONSIEUR JULES JANIN.

Vous m'avez tendu la main le premier ; à vous, monsieur, ma première œuvre sérieuse, je regrette doublement son peu de valeur, puisqu'elle devient l'expression de ma reconnaissance.

Votre tout dévoué,

VICTOR SÉJOUR.

Personnages.



SÉJAN, ÆLIUS, ministre de Tibère. . .	MM.	BEAUVALLET.
GALLUS, client de Séjan.		CHÉRY.
ORCUS, agent de Tibère.		RANDOUX.
ANCUS, délateur, assassin.		RAPHAEL.
MURÉNA, patricien.		MAUBANT.
FULCINIUS, {		MATHIEN.
VALÉRIUS, { amis de Séjan. }		TRONCHET.
JULIUS, {		THÉOPHILE.
MÉMÉNIUS RÉGULUS, consul. . .		FONTA.
PREMIER CONJURÉ, {		ROSAMBEAU.
DEUXIÈME CONJURÉ, { plébéiens.		ROZES.
TROISIÈME CONJURÉ, {		POUGIN.
LIVIE, veuve de Drusus, fils de Tibère, maîtresse de Séjan.	M ^{mes}	NATHALIE.
APICATA, femme répudiée de Séjan. . .		RIMBLOT.
LÉO, affranchie de Livie.		FAVART.

La scène est à Rome.

LA
CHUTE DE SÉJAN.

ACTE PREMIER.

L'atrium de Livie. Deux portes latérales, l'une conduisant au gynécée, l'autre au vestibule. Dans le fond, une sorte d'atelier d'esclaves, séparé de la pièce principale par trois grandes portes circulaires, fermées de vitrages d'écaïlle, par lesquels on distingue trois groupes de femmes filant et brodant. Entre les portes, des statues en marbre blanc, sur des piédestaux de porphyre, semblable aux colonnes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIVIE, LÉO.

Livie est assise, sombre et rêveuse ; près d'elle, un petit coffret sur une table ; à ses pieds, Léo. Au lever du rideau, elle froisse entre ses mains des lettres qu'elle vient de lire.

LÉO.

Maîtresse, je suis née au pays des Héliènes.
Au lieu d'avoir appris à bien tisser les laines,
J'ai choisi la cythare, et je sais de ces chants
Qui laissent dans l'esprit leurs baumes consolants...
Dis, veux-tu m'écouter ?

LIVIE, à part, en remettant les lettres dans le coffret.

Oh ! ces lettres !

LÉO.

Maîtresse,

Taïck, mon père, était un vieux barde de Grèce ;
 Il nous contait le soir des contes merveilleux
 Dont la gaité passait sur nos fronts soucieux.
 Si tu veux, je pourrai, car j'ai bonne mémoire,
 Comme le vieux Taïck, te conter une histoire ?

LIVIE, à part.

O fille de Tyndare, ô Clytemnestre, ô toi
 Dont l'amour s'exalta jusqu'au mépris d'un roi,
 Toi qui n'as pas connu de borne à l'adultère,
 Qui te chargeas les mains d'un meurtre volontaire,
 Dis-moi, dis-moi qu'Égysthe, adoré sans retour,
 A vu dans ton forfait l'excès de ton amour !

LÉO.

Tu ne me réponds pas ?

LIVIE.

Ton active tendresse

S'efforce à surmonter la douleur qui me presse...
 Mais ne vois-tu donc pas, Léo, malgré tes soins,
 Que le mal continue et n'en grandit pas moins ;
 Vois-tu pas que mon front, sous une loi fatale,
 Morne et sombre, devient de jour en jour plus pâle ?
 Ménage ma faiblesse ; en l'état où je suis,
 Toute chose qui rit excite mes ennuis.
 Qu'ai-je à faire de chants où l'âme se déploie
 Dans des rayonnements d'espérance ou de joie ?
 Non. Montre-moi plutôt OEdipe épouvanté,
 Cédant au pied d'airain de la fatalité,
 Dis-moi par quels chemins d'écueils, de pleurs nocturnes,
 Marchent au désespoir les âmes taciturnes ;

Et comment il se fait, vaincu par le destin,
Que le soir on n'ait plus les vertus du matin !

LÉO.

Voyons.

LIVIE.

N'aime jamais !

LÉO.

Prends-y garde, maîtresse :
Le désespoir s'augmente alors qu'on le caresse.

LIVIE.

Séjan n'aime que lui.

LÉO.

Sois plus juste.

LIVIE.

Aussi bien

Si je me heurte à tout et m'irrite d'un rien ;
Si le doute, l'orgueil, l'amour, la jalousie,
Ont versé dans mon sein leur sombre frénésie,
Est-ce ma faute ? dis ; et puis-je ne pas voir
Son amour qui décroît ainsi que mon pouvoir ?...
Tu ne le connais pas et je lis dans son âme.

LÉO.

Enfin il a pour toi répudié sa femme.
Et, mettant son bonheur dans un prochain hymen,
Que n'a-t-il pas tenté pour obtenir ta main ?...
Mais César ne put voir entrer dans sa famille
Un simple chevalier pour époux de sa fille.

LIVIE.

Te l'avoûrai-je ? eh bien ! c'est depuis ce moment,

Que son débile amour m'échappe incessamment.
On dirait que mon nom, dont la grandeur m'opresse,
Le flattait encor plus, Léo, que ma tendresse.

LÉO.

Tu peux te reposer sur son affection.

LIVIE.

Et s'il n'avait agi que par ambition ?

LÉO.

Quelle idée !

LIVIE.

Une idée?... eh bien, oui ! cette idée,
Elle est là, palpitante, et j'en suis obsédée.
Tunique de Nésus !... d'y penser seulement,
Je sens au fond du cœur comme un ébranlement.
D'ailleurs, qui me répond qu'en son âme froissée,
Il ne regrette pas l'épouse délaissée.
O doute, ô désespoir, ô farouche soupçon
Qui tient la haine en laisse et trouble la raison !
Eh quoi ! j'aurais tout fait pour l'amour de cet homme,
Tout tenté, tout bravé : Drusus, Tibère, Rome ;
Et vous, divinités des sombres actions,
Vous auriez entendu mes invocations...
Pourquoi ? dieux punisseurs ! afin que cette femme,
Jusqu'au tombeau fermé me dispute son âme.

LÉO.

Elle n'habite plus Rome.

LIVIE.

Que fait ceci ?

Absente, elle est encor, Léo, de trop ici !
Silence, on vient à nous.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ORCUS.

ORCUS, déposant une corbeille d'étoffe aux pieds de Livie.

De la part de Tibère.

LIVIE.

Tu viens de Caprée?

ORCUS

Oui.

LIVIE.

La santé de mon père?

ORCUS.

Bonne.

LIVIE, hésitant.

Tu reviens seul?

ORCUS.

Séjan me suit.

LIVIE.

C'est bien !

ORCUS.

Le rire est près des pleurs et le mal suit le bien.

LIVIE.

Demeure. Explique-toi.

ORCUS.

Comme l'a dit Auguste,

Le plus adroit s'émeut lorsqu'on a touché juste.

LIVIE.

Un malheur me menace?

ORCUS.

Écoute aux portes.

LIVIE.

Mais...

ORCUS.

On y gagne toujours sans y perdre jamais.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LIVIE, LÉO.

LIVIE.

Entends-tu ?

LÉO.

C'est un fou !

LIVIE.

J'ai vu trois fois cet homme,

Et trois noms que j'aimais ont disparu de Rome !

LÉO.

On dit que l'empereur l'appelle le bouffon ?

LIVIE.

Plus bas, car je l'entends rôder dans la maison. —

D'où vient-il ? que fait-il ? comment vit-il ? mystère.

C'est l'incarnation des haines de Tibère ;

La main qu'il fait mouvoir ; si bien qu'aux jours des pleurs,

On le retrouve au fond de toutes les douleurs.

LÉO, regardant dans la galerie du fond.

Séjan.

LIVIE, vivement.

Ce coffret dans ma chambre !

(Léo sort.)

SCÈNE IV.

LIVIE , SÉJAN , GALLUS , FULCINIUS ,
puis ORCUS.

SÉJAN, achevant de donner ses ordres.

Au capitaine

De mes gardes. — Libon, chef de la garde urbaine.

GALLUS, bas à Séjan.

Je viens de chez Varus. Réunis du matin,
Chacun était encore autour d'un grand festin.
Bref on avait bien bu. Dans le fort de l'orgie,
Tubéron te peignit la main de sang rougie,
Avide, ambitieux et voulant être roi.
Procus blâma César de se fier à toi.
Je les crois dangereux.

SÉJAN.

Je serais sans colère,
S'il n'en ressortait pas un blâme pour Tibère.
Que je sois honni moi, mais qu'il soit respecté.
Tu les accuseras de lèse-majesté.

GALLUS.

Je ne sais qu'obéir lorsque Séjan ordonne.

(Il va saluer Livie.)

FULCINIUS, bas à Séjan.

Les deux fils d'Antius... que César leur pardonne !
Ont juré de venger leur père assassiné.
César injustement sans doute est soupçonné,
Mais enfin c'est à lui que leur fureur s'adresse.
Ils mettront tout en œuvre : audace, ruse, adresse,
Crime. Veille sur eux : quoique étant du sénat,
Ils peuvent s'oublier jusqu'à l'assassinat.

SÉJAN.

Bien.

(A part, en écrivant sur ses tablettes.)

C'est bon à savoir !

(Entre Orcus).

ORCUS, bas à Fulcinus.

Je veux heure par heure,

Savoir ce que Séjan fera... qu'il rie ou pleure,
 Dorme ou veille, qu'il cherche ou le calme ou le bruit,
 Vous aurez l'œil à tout, je veux en être instruit.

SÉJAN, à part, lisant ce qu'il a écrit.

« Aux deux Antius, Séjan, salut ;

» On dîne demain chez moi. Les meilleurs vins, les
 » meilleurs poissons et les meilleurs Romains de Rome y
 » seront. Venez-y tous deux : vos places sont gardées à
 » mes côtés. SÉJAN. »

(Il ferme ses tablettes et les remet à l'un des seigneurs.)

Sur l'heure aux Antius.

(Il fait un geste, tout le monde sort.)

SCÈNE V.

SÉJAN, LIVIE.

SÉJAN, suivant Gallus des yeux .

Débauché d'un autre âge,

Sa vigueur lutte encore, et sa beauté surnage.

Du reste, de l'esprit, bien qu'il soit sénateur.

LIVIE.

Encore un dont le vice a fait un délateur !

SÉJAN.

Un délateur ? Gallus?... il est homme d'épée ;

Par son aïeul Caius, il tient au grand Pompée ;
 Et peu dans le sénat pourraient avec raison,
 Lui disputer l'éclat dont brille sa maison.
 N'en dites pas de mal. C'est un sot ?... Soit. En outre
 Il a le ventre gros de boire comme une outre ?...
 J'en conviens. Mais Pompée est-il pas son parent ?
 Sa gloire le protège, et son nom le fait grand.

LIVIE.

A quoi bon prodiguer l'amère raillerie,
 A ce grand nom déchu qui manque à la patrie ?

SÉJAN.

C'est que je ne peux voir, sans pitié ni dédain,
 De telles gens porter les meilleurs noms romains.
 Que sont-ils pour oser, devant Rome trompée,
 Se proclamer les fils d'un Brute ou d'un Pompée ?
 Ont-ils ce mâle orgueil, cette âpre volonté,
 Qui les ont imposés à la postérité,
 Ou bien cette vertu constante et vigoureuse,
 Qui faisait Rome forte en même temps qu'heureuse ?
 Non. Ils ont renié l'auguste parenté,
 Moins par leur impudeur, que par leur nullité.

LIVIE.

Vous êtes implacable aux fils des vieilles races.

SÉJAN.

Quand on a des aïeux on doit suivre leurs traces.
 Le passé sert de frein. C'est un double forfait,
 Que de flétrir un nom que d'autres nous ont fait.
 C'est bon pour nous, nous gens de races importunes,
 Robustes artisans de nos lentes fortunes,
 Quand mordent sur nos cœurs la sourde ambition,
 L'orgueil, l'impatience et la privation,

Quand rien ne nous retient, et que tout nous rebute,
 C'est bon pour nous enfin de faiblir dans la lutte,
 Et d'accrocher parfois, aux ronces du chemin,
 L'honnêteté de l'homme ou l'orgueil du Romain.
 Qu'est-ce qu'un nom qui tombe? une honte! Un grand homme
 Revit dans ses égaux. Que demain vienne à Rome
 Un de ces grands esprits qui percent au hasard,
 Ce grand esprit sera l'héritier de César.

LIVIE.

Donnez-moi votre épée. — Ah! l'heureuse journée,
 Que je n'osais attendre et que tu m'as donnée!... —
 Tiens, sieds-toi.

SÉJAN.

Non, merci.

LIVIE.

M'aimes-tu?

SÉJAN.

Tu sais bien..

LIVIE, vivement.

Dites-le-moi toujours, Séjan, je ne sais rien.
 Nous avons le cœur fait ainsi, nous autres femmes,
 Qu'un mot cent fois redit remue encor nos âmes.
 Puis, je vous aime tant! Trop peut-être! Mais non.
 On ne peut trop aimer, je suis folle, pardon.
 Je vous aime!

SÉJAN.

A propos. Ces étoffes de soie,
 Savez-vous dans quel but César vous les envoie?

LIVIE.

Que m'importe! Parlons de vous, mon Ælius.

SÉJAN.

Vous les ferez brûler au tombeau de Drusus.

LIVIE, avec épouvante.

Qui? Moi?

SÉJAN.

Deux agneaux noirs serviront d'hécatombe.

LIVIE.

Je n'oserai jamais m'approcher de sa tombe!

SÉJAN.

Vous avez des terreurs...

LIVIE.

Séjan, c'est du remords.

Ma force ne va pas jusqu'à braver les morts.

SÉJAN.

Bien. Vous réfléchirez.

(Il fait un pas pour sortir.)

LIVIE, le retenant.

J'obéirai! — Je souffre...

Je souffre, et j'ai les pieds sur la pente d'un gouffre.

Les dieux pèsent sur moi, Séjan. Dans mon ennui,

Je m'irrite du jour et j'ai peur de la nuit.

Que voulez-vous? J'ai peur! Je n'ai pas en partage

L'absence du remords pour doubler mon courage.

Ce ne sont pas les morts qui viennent seulement

Redoubler la terreur de mon isolement :

Je revois chaque nuit une femme implacable,

Dont l'œil accusateur me poursuit et m'accable.

Écoutez... Cette nuit encore j'étais là,

Quand je vis, le front haut, passer Apicata.

Elle avait depuis peu quitté Noles pour Rome.

Triomphante et parée, elle marchait. Un homme...

Mes sens bouleversés s'en émeuvent encor !
 Cet homme devant qui fumaient des trépieds d'or ,
 C'était vous ! — Rêve affreux ! vous étiez auprès d'elle ,
 Vous lui juriez un cœur repentant et fidèle ,
 Et, tout plein du présent qui vous chantait son nom ,
 Heureux, vous la suiviez au temple de Junon.
 Je voyais tout cela du fond de mon asile.
 C'est alors qu'apparut l'astrologue Thrasyllé :
 « Séjan , ton horizon commence à se ternir ;
 » Prends garde ; ton passé tûra ton avenir. »
 Il dit , et sans laisser le temps qu'on l'interroge ,
 Il s'éloigna pensif, la tête dans sa toge.
 Chacun suivait des yeux ce grand vieillard hautain,
 Qui fuyait emportant les arrêts du destin...
 Mais pour moi, les cheveux épars sur le visage ,
 L'œil en pleurs, j'essayai de m'ouvrir un passage.
 Fol espoir ! les genoux me manquèrent soudain ;
 Je tombai ; je criai votre nom, mais en vain :
 Apicata, debout à la porte du temple,
 Pour en franchir le seuil, vous engageait d'exemple,
 Et vous, sans daigner voir si j'étais morte ou non ,
 Vous suivîtes l'épouse au temple de Junon !

SÉJAN.

Convenez-en : ce songe est assez triste et morne
 Pour n'être pas sorti par la porte de corne ?

LIVIE.

Vous riez? .. chacun juge et sent différemment.
 Mon songe vous présente un divertissement ;
 Et moi, tout en blâmant ma terreur ridicule ,

J'ai fait venir Saga, qui reste au Janicule.
 Cette femme, dit-on, d'un œil clair et certain,
 Déchiffre l'avenir au livre du destin.

SÉJAN.

Qu'a-t-elle pu vous dire ?

LIVIE.

Elle a dit que mon songe
 Cachait la vérité, bien plus que le mensonge ;
 Elle a dit qu'un malheur pesait sur ma maison ;
 Que ce malheur viendrait par une trahison ;
 Enfin qu'Apicata, sous la garde d'un homme,
 Était ou devait être à cette heure dans Rome.

SÉJAN, à part.

Avec la vérité quel rapport surprenant !

LIVIE.

Vous êtes, comme moi, tout ému maintenant ?

SÉJAN.

Ému?... moi?... je serais préoccupé d'un rêve
 Qu'une vapeur apporte et qu'un rayon enlève ?

LIVIE.

Vous espérez cacher sous ce rire moqueur
 La sourde émotion qui vous monte du cœur ;
 Et, sans songer qu'ici c'est moi qui vous écoute,
 Vous vous faites plus fort pour mieux feindre sans doute.
 Tenez, laissons cela. Souvent l'on se repent
 D'approfondir un fait dont l'avenir dépend.

SCENE VI.

LES MÊMES, LÉO

LÉO.

Marcus Gallus.

SÉJAN.

J'y vais.

LIVIE.

Non, fais entrer.

(Léo sort.)

SÉJAN.

Madame...

LIVIE, lui serrant la main.

Dépêchez-vous au moins. — Restez !

(Elle sort.)

SÉJAN, à part.

Oh ! cette femme !

SCENE VII.

SÉJAN, GALLUS.

GALLUS, bas.

Un homme est là, — façon de bandit ou de gueux.

Qui se dit au courant d'un complot monstrueux.
Il veut de son secret une assez forte somme :
Quatre mille deniers !

SÉJAN.

Qu'il vienne !

GALLUS.

Entrez, notre homme.

(Ancus entre.)

SÉJAN, à part, jetant sur Ancus un regard à la dérobée.

J'en étais sûr !

(A Gallus.)

Reviens.

SCENE VIII.

SÉJAN, ANCUS.

SÉJAN. Il s'asseyoit, mais de façon à n'être pas reconnu.

Parle !

ANCUS.

Ces jours derniers...

Le prix est convenu : quatre mille deniers ?

(Séjan lui fait signe que oui.)

C'est un complot. J'en suis. Entreprise hardie :
Le pillage pour but, pour moyen l'incendie ;
Pour base, de nombreux et hardis compagnons
Qui sont las, au forum, d'étaler leurs haillons :

Bandits, traîtres, pillards, triples fous, mais en somme
 Dont deux de vos soldats ne valent pas un homme.
 Des armés ? ils en ont. Les principaux chefs, trois :
 Antercus, Céthégus et Pharsis le Crétois.
 Ce dernier s'enrôla durant les saturnales.
 C'est un homme au-dessus des passions banales ;
 Obstiné de nature, et, sauf votre respect,
 Comme vous grand de taille et dominant d'aspect.
 Les deux autres, cœurs froids, intelligences ternes,
 Envieux, insolents avec les subalternes.
 Antercus est petit, moitié chauve, boiteux ;
 Céthégus, théâtral sous des haillons crasseux ;
 Le premier ne veut rien ; quant à l'autre, il conspire
 Pour élever les fils d'Agrippine à l'empire.
 C'est son rêve. Il ferait des efforts surhumains
 Pour quel'un des trois fût empereur des Romains.

SÉJAN, à part.

Ce n'est pas là mon compte !

(Haut.)

Il a de l'influence ?

ANCUS.

Beaucoup, même sur moi. Quand il parle, affluence ;
 Une idée, on s'exalte !... il vous étonnera.

S'il dit : Prenez Néron ! sur l'heure on le prendra.

SÉJAN.

Après ?

ANCUS.

En me comptant, Seigneur, parmi les vôtres,
 Je peux vous les livrer les uns après les autres.

SÉJAN.

Ils veulent un César ; mais si je t'ai compris,
Les plus déterminés n'ont pas de parti pris ?

ANCUS.

Non. L'important pour eux, c'est de perdre Tibère.
Quant à son successeur, ce soir on délibère.

SÉJAN.

J'entends. Le lieu ?

ANCUS.

La voie Ardéatine. Enfin,
C'est le dernier tombeau qui borde le chemin.

SÉJAN.

Fort bien. As-tu pesé ce que tu viens de dire ?

ANCUS.

Parfaitement, Seigneur.

SÉJAN.

Tu sais sans doute écrire ?

ANCUS.

A peu près.

SÉJAN, lui passant ses tablettes.

Mets-moi là ta déposition.

ANCUS, prenant les tablettes.

A votre gré.

(A part.)
Pourquoi cette précaution ?

(Il écrit.)

SÉJAN, à part.

Céthégus est de trop !

(Désignant Ancus.)

Il va me reconnaître,

C'est clair, mais de son sort je n'en suis pas moins maître.

(Haut.)

Est-ce fait ?

ANCUS, écrivant le dernier mot.

Oui, Seigneur.

(Il lui rend les tablettes.)

SÉJAN.

Signe.

ANCUS, après avoir signé.

Voici.

SÉJAN, prenant les tablettes, et le regardant en face.

C'est bien.

ANCUS, reculant stupéfait.

Ciel !

SÉJAN.

Quoi ?

ANCUS.

Pardonnez-moi, Seigneur, ce n'est rien.

SÉJAN.

Rien ?

ANCUS.

Je vais assurément vous dire des folies.

SÉJAN.

Dis toujours.

ANCUS.

Vous allez parfois aux esquilies ?

SÉJAN.

C'est très-possible. Après ?

ANCUS.

Seul ? la nuit ?

SÉJAN

Quelquefois.

ANCUS.

Déguisé sous l'habit d'un esclave crétois ?

SÉJAN.

Tu me prends pour Pharsis?... Oh! sois franc. Par Hercule!
On est homme à tenter ce rôle ridicule :
Gracque, Catilina, tribun de carrefours,
Qui, dans l'ombre épaisse, ameuté les faubourgs !

ANCUS.

Seigneur...

SÉJAN.

Eh bien ! c'est vrai, je suis cela, mon maître !
Je suis Pharsis, bandit ; ton compagnon, un traître,
Enfin, l'un de vos chefs, c'est bien ; mais par Pluton !
Pour n'être soupçonné d'aucune trahison,
Je dois à mes amis cet avis salutaire,
De se garer de toi, car tu n'es qu'un faux frère !

ANCUS, à part.

Il me tient !

SÉJAN.

Qu'en dis-tu ? ces gaillards-là, je crois,
Sont hommes à te faire agoniser en croix ?
Tu m'as dit qu'Antercus était boiteux et chauve ?
Moi, j'ajoute que c'est presque une bête fauve.
Céthégus est aussi d'un naturel charmant :
Il te tuerait par goût et par désœuvrement.
Quant aux autres, tu sais leurs candides natures :
Ils joindraient à ta mort d'effroyables tortures.

ANCUS.

Seigneur...

SÉJAN.

De tous côtés, même arrêt, même sort.

ANCUS.

Seigneur...

SÉJAN.

De tous côtés si je parle, la mort !

ANCUS, se redressant.

Vous vous tairez !

SÉJAN.

Vraiment ?

ANCUS.

Oui.

SÉJAN.

Suis-je plus le maître ?

ANCUS.

Tantôt j'aurais dit : oui. Maintenant c'est : peut-être !

SÉJAN.

Oh ! oh !

ANCUS.

Vous vous taisez, et vous aurez raison.
 Vous avez votre part dans notre trahison.
 Donc je peux... — car je suis de ces âmes hardies
 Qui vont résolument avec les perfidies. —
 Je peux si haut crier que, d'échos en échos,
 Ma voix jusqu'à César porterait vos complots,
 Complots qui ne sont pas invincibles peut-être !
 Je peux...

SÉJAN, lui remettant une lettre.

C'est convenu ; mais lis d'abord.

ANCUS, lisant.

« Tibère-César à Séjan, salut ;
 » Orcus te remettra cette lettre. L'idée que tu as eue,
 » mon cher Séjan, de te mêler parmi les conjurés, me
 » rassure. Tu es un ami dévoué. Les rebelles travaillent
 » pour Néron, dis-tu ? Eh bien, que Néron périsse, et
 » avec lui, les deux autres fils de Germanicus, s'il le faut !
 » Décide, ordonne, agis. TIBÈRE. (*Pesant chaque mot.*)
 » Que Néron périsse, et avec lui, les deux autres fils de
 » Germanicus, s'il le faut ! »

(Rendant la lettre à Séjan.)

Bien, maître.

Trois héritiers de moins à l'empire !... Ma foi,

César qu'on dit très-fin, l'est encor moins que moi :
 Il ne voit pas, vieillard qu'on mène comme un autre,
 Qu'il détruit sa maison au profit de la vôtre.

SÉJAN, reprenant sa lettre.

Tu n'es qu'un sot!

ANCUS.

C'est juste. Au moins je l'ai compris.
 Les chances ne sont plus égales, je suis pris ;
 Je me rends. —S'il vous faut un instrument dans l'ombre,
 Un homme propre à tout : projet douteux ou sombre,
 Hardi, désespéré, terrible, menaçant,
 Cet homme est devant vous ?

SÉJAN.

Même un projet de sang ?

ANCUS.

Ordonnez !

SÉJAN.

Céthégus.

ANCUS.

Vous souhaitez qu'il meure,

Il mourra !

SÉJAN.

Que le coup soit fait avant une heure !

ANCUS.

C'est peu ?

SÉJAN.

Tu m'en rendras compte ce soir. J'y tien.
La voie Ardéatine, au dernier tombeau.

ANCUS.

Bien.

Seigneur.

SÉJAN.

Je te prends à mon service.

ANCUS.

O fortune !
(Il sort.)

SCENE IX.

SÉJAN, puis GALLUS. .

SÉJAN, le suivant des yeux.

Un esprit pénétrant dans une âme commune...
Ainsi que lui, César plonge dans mon néant,
Mais sans voir que le nain déguise le géant !

(Apercevant Gallus.)

Ah ! c'est toi ?

GALLUS.

Si tu veux, je reviendrai ?

SÉJAN.

Non, reste. —

As-tu toujours, dis-moi, ta villa de Préneste ?

3.

GALLUS.

Toujours.

SÉJAN.

Libre ?

GALLUS.

Oui.

SÉJAN.

Tu peux me tirer d'embarras.

GALLUS.

Ordonne, j'agirai comme tu l'entendras.

SÉJAN.

Mais il serait urgent que l'on parlât sur l'heure ?

GALLUS.

Je suis prêt.

SÉJAN.

Une femme attend dans ma demeure... —
Ma maison du faubourg.

GALLUS.

Fort bien.

SÉJAN.

Secrètement,

Je veux qu'elle ait quitté Rome dans un moment.

GALLUS, souriant.

Je comprends : ma villa doit cacher à Livie
Quelque folle beauté dont rayonne ta vie ?

SÉJAN.

Elle ne restera qu'un jour dans ta villa.
Le temps de préparer ma trirème. De là,
Pour rejoindre plus tôt son aïeule mourante,
Quelqu'un la conduira, par mer, jusqu'à Tarente.

GALLUS.

Mais qu'est-ce donc ?

SÉJAN.

Tibère, en se mettant au bain,
Aurait dit à Procus, l'ancien préteur urbain :
« Comme Tarquin, je veux connaître cette joie,
» D'une vertu farouche et devenant ma proie :
» Le vice me fatigue étant trop complaisant. »
Et là-dessus Procus, comme un bon courtisan,
Courut de ville en ville. A Nole, en Campanie,
La femme qu'il cherchait s'offrit à son génie :
C'était un noble cœur digne des jours anciens !
Il la fit enlever par deux patriciens,
Puis revint à Caprée, où Tibère sans doute
L'attendait... Mais un Dieu me plaça sur sa route.
Quand il me vit paraître et me vit approcher,
Il voulut s'esquiver derrière le rocher.
Mais j'avais vaguement reconnu cette femme...
Je l'atteignis... la mer se ferma sur l'infâme !

GALLUS.

Mort ?

SÉJAN.

Mort. En hésitant j'aurais fait lâchement !

GALLUS.

Explique-toi.

SÉJAN.

C'était Apicata !

GALLUS.

Comment...

SÉJAN

N'as-tu rien entendu ?... Je me trompe sans doute,
 Mais on dirait, Gallus, que quelqu'un nous écoute ?

GALLUS, après avoir entr'ouvert la porte.

Nous sommes seuls.

SÉJAN.

As-tu bien regardé ?

GALLUS.

Très-bien.

SÉJAN, se parlant.

Que s'est-il donc passé dans mon esprit ?... Un rien
 M'émeut... un rien...

(A Gallus.)

Vois-tu, je ne serai tranquille,
 Que quand Apicata quittera cette ville !

GALLUS.

Tu crains Livie ?

SÉJAN.

Ami, c'est moi seul que je crains !
Le mal est là, dans l'âme ! En vain je me contrains :
Je sens que la douleur, qu'excite ma pensée,
Déborde incessamment ma volonté lassée !
Pourquoi l'ai-je revue ? Ah ! tu ne sais pas, toi,
Quel regret du passé j'alimente dans moi !
Ainsi j'ai rassemblé, dans mes heures fatales,
Tout ce que j'ai trouvé de passions brutales,
De faux calculs, d'orgueil menteur, d'instincts fiévreux,
D'égoïsme jaloux, de sentiments haineux,
Je les ai réunis pour en charger mon âme,
Puis comme une Phryné j'ai chassé cette femme...
Oui, je l'ai fait, Gallus, et cela froidement,
Cherchant dans mes dédains l'excuse du moment !
Dérision !... devant mes fils, devant ma fille,
L'ambition brisa le foyer de famille ;
Sous mes pieds triomphants j'ai tout mis en un jour :
Vertus, serments, devoir... excepté mon amour !

GALLUS.

Que dis-tu ?

SÉJAN.

Mon amour ! Car, vois-tu bien, je l'aime !
Non pas de cet amour rayonnant et suprême,
Qui fait vivre ; non pas comme on aime à vingt ans,
L'âme entière livrée aux rêves éclatants ;

Non, mais comme Tantale, au bord du fleuve étrange,
 Aimait la vie... amour sinistre et sans mélange ;
 Morne, profond, farouche, éternel, éperdu,
 Qui s'acharne en pleurant au bien qu'il a perdu !

GALLUS.

Pourquoi la renvoyer alors ?

SÉJAN.

Je la renvoie...

Parce que je suis mort à toute honnête joie.
 Parce que j'ai donné, comme expiation,
 Mon âme à dévorer à mon ambition.
 Parce que je ne suis devant elle qu'un homme !...
 Puis j'aime mieux enfin qu'elle soit loin de Rome :
 Dans ces raisons d'état où chacun peut faillir,
 Elle apprendrait ici peut-être à me haïr !
 Un dernier mot pourtant. Fille pieuse, austère,
 Il se peut qu'elle soit au tombeau de sa mère.
 Tu l'iras joindre. Puis... non, va. Point de retard.
 Je veillerai moi-même aux apprêts du départ.

GALLUS.

Cependant...

SÉJAN, très-ému.

Quelle parte ! ah ! plus rien, qu'elle parte !..
 Qu'elle s'en aille au loin : à Tyr, Corinthe ou Sparte !
 Qu'elle s'en aille avec sa grâce et sa beauté !
 Qu'elle s'en aille enfin pour ma tranquillité !

(Il sort. Gallus le suit avec étonnement.)

SCÈNE X.

(Livia entre; elle n'a que la force de se trainer au fauteuil.)

LIVIE, seule.

Grâce à l'obscurité Gallus ne m'a point vue !
 Ah ! supplice sans nom ! ah ! fatale entrevue !
 Ah ! j'étouffe !...

(Elle se laisse tomber dans le fauteuil, brisée, anéantie. Moment de silence.
 Relevant douloureusement la tête.)

Destin funeste ! jours maudits !
 Les voilà ces tourments que Saga m'a prédits !
 Le doute est impossible à présent ! — demi-morte,
 Un démon me tenait clouée à cette porte ;
 Tout mon sang refluit à mon cœur éperdu ;
 Mes larmes m'étouffaient... mais j'ai tout entendu !

(Pause.)

Après ce que j'ai fait, c'est elle, elle qu'il aime !...

(Se levant.)

Après ce que j'ai fait !... Quoi ! cette maison même,
 Ces voûtes et ces murs, cet air enfin chargé
 Du poison par lequel cet homme s'est vengé...
 Quoi ! ce lit où l'époux dans son dernier délire,
 Retrouvait tout à coup la voix pour me maudire...
 Oubliés ! c'est très-bien. Dût mon crime hideux
 Retomber à jamais sur mes derniers neveux ;
 Dût-on crier, d'un bout à l'autre de la terre :
 Livia, empoisonneuse, et Livia, adultère ;

Je vous l'atteste, ô dieux, je ne céderai pas !
L'implacable destin, qui s'attache à mes pas,
Se promet vainement une docile proie.
Je veux aller mêler mes larmes à leur joie.
Je veux voir de quel front, rayonnant de bonheur,
Ils oseront tous deux soutenir ma pâleur...
Allons ! la plainte sied aux cœurs froids et timides ;
Je vous porte, avec moi, fureurs des Euménides !

(Elle sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La voie Ardéatine. Au deuxième plan, un bois sacré au milieu duquel serpente, de gauche à droite, un chemin qui va se perdre dans les hauteurs du bois. Sur la limite du bois, à droite, un tombeau de forme étrusque ; derrière le tombeau, un autel expiatoire. A gauche, des débris de rocher ; un banc de pierre sur lequel est couché Séjan, enveloppé de son manteau.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANCUS, SÉJAN, couché.

ANCUS, à Séjan, après avoir regardé autour de lui.

Céthégus ne vit plus.

SÉJAN.

Il est bien mort ?

ANCUS.

Oui, maître.

SÉJAN.

Les conjurés ?

ANCUS.

Ils vont venir.

SÉJAN.

Ils devraient être

Ici ?

ANCUS.

C'est aujourd'hui le jour des morts ; je crois
Que, pour n'être pas vus, ils ont pris par le bois.

SÉJAN, se rappelant une idée, et se levant.

Ah ! — tu feras le guet au tournant de la route.
Cet endroit-ci n'a rien d'inquiétant sans doute,
Mais je prends, au hasard, cette précaution,
De peur qu'il ne m'arrive une libation.

ANCUS.

Cette tombe, Seigneur, elle est abandonnée.

SÉJAN.

N'importe ; il peut en être autrement cette année.
Allons, va.

ANCUS.

J'obéis.

(Il sort.)

SCÈNE II.

SÉJAN, seul.

O conspiration !...

Ainsi je vais passer du rêve à l'action. —
Du rêve à l'action ?... C'est ici que commence
L'écueil fascinateur, le précipice immense. —
Du rêve à l'action !...

(Une pause.)

Rester à mon niveau !...

Y rester quand je porte un monde en mon cerveau ! —
Drusus, Néron, Caius !... Les abords de l'empire
Sont encombrés par eux ; pour eux Rome conspire ;
Et moi je suis tout seul, tout seul et redouté,

Pour déblayer le but où tend ma volonté !
 Quelqu'un m'aura servi, ce sera toi, Tibère !...
 J'ai déchainé contre eux ta haineuse colère.
 Va, va ; sois le bourreau de ta propre maison.
 Déjà l'odeur du sang te trouble la raison.
 Allons, frappe, Tibère ; envoie à Proserpine
 Les petits-fils d'Auguste et leur mère Agrippine...
 Quand l'œuvre sera prête, alors j'apparaîtrai :
 Place aux jeunes, vieillard ! et je t'écraserai
 Sous les débris fumants de ta maison perdue ,
 Seule expiation par les dieux attendue !..
 Du rêve à l'action ?...

(Il écoute.)

Non, personne. Attendons.

(Jetant un coup d'œil sur son costume d'esclave)

Voilà la vie : avant la pourpre les haillons ! —
 Que c'est triste de voir l'ambition hardie
 Descendre à ces effets de basse perfidie ;
 Et qu'un homme, doué du souffle souverain,
 Se fasse de l'astuce un bouclier d'airain !
 Vous qui me regardez et me voyez à l'œuvre,
 Moins grand qu'ambitieux, moins lion que couleuvre,
 O Caius Marius, ô César, ô Sylla,
 De vos temps vous faisiez autrement que cela...
 Vous alliez, comme a fait aussi le grand Pompée,
 Creusant votre sillon du bout de votre épée,
 Et, laissant aux petits les pâles actions,
 Vous y semiez le grain de vos ambitions,
 En plein jour, dans le bruit des fanfares aimées,
 Chantant l'hymne de gloire au front de vos armées!...
 Quel contraste à présent ! Hélas ! — être empereur !...

Et je marche à ce but pâli par la terreur !...
 J'y marche en frémissant, tête basse, à plat ventre,
 Cherchant mon point d'appui dans la ruse... Quand j'entre,
 Soit chez moi, soit ailleurs, ou le jour ou la nuit,
 Je crois voir un démon qui m'observe et me suit,
 C'est Tibère !.. et j'ai peur !.. Vieillard débile et sombre,
 Qui m'aura vu, vingt ans, accroupi dans son ombre !...
 Nous sommes peu de chose au fond. Quelle pitié !
 Pas un cœur, pas un homme et pas un amitié
 Où nous puissions, ainsi qu'un fardeau qui nous pèse,
 Déposer un secret, puis dormir à notre aise !...
 Non, non, car dans l'enfant qui nous sourit des yeux,
 Dans le vieillard pensif, tourné vers les aïeux,
 Dans la femme qui dort près de moi, dans mon père,
 Dans mon meilleur ami, je crois sentir Tibère ! —
 Des amis !... des amis !... Oh ! si j'en avais un !..
 Un homme qui travaille à vos côtés ; quelqu'un
 Qui devine d'un mot, et qui comprend d'un geste ;
 A qui l'on aura dit : marche ! et qui marche, reste !
 Qui s'arrête, et cela sans hésitation ;
 Levier intelligent de notre ambition !..
 Que ce serait facile avec un pareil homme !...
 Il aurait pris les pieds, moi, la tête de Rome,
 Puis tous deux, emportant le colosse romain,
 Nous l'aurions garrotté du jour au lendemain !...
 Non, pas de confident, non ; dans une telle œuvre
 Mieux vaut encor qu'on soit architecte et manœuvre,
 Qu'on soit la main qui creuse et le front qui conçoit,
 Pour que le monument soit plus ferme et plus droit !...

(Il écoute de nouveau.)

Ils arrivent enfin ! Ils abhorrent Tibère,

Mais ils n'ont pour ses fils ni haine ni colère.
 Qui sait contre tous trois s'ils se prononceront?...
 Ah ! s'ils allaient choisir ou Drusus ou Néron !

(Une vingtaine d'hommes en guenilles arrivent tumultueusement.)

SCÈNE III.

LES CONJURÉS, SÉJAN.

LES CONJURÉS.

Vengeons-le ! vengeons-nous !

PREMIER CONJURÉ.

Pillages, incendies,
 Toute chose qui tue entre des mains hardies :
 On nous traite en agneaux, quand nous sommes des loups ;
 Eh bien ! montrons les dents, et rendons coups pour coups !

TROISIÈME CONJURÉ, à Séjan.

Conseille-nous, Pharsis !

SÉJAN.

Quoi donc ?

PREMIER CONJURÉ.

Ce crime infâme,
 Jusqu'en ses profondeurs, a remué notre âme.
 Céthégus..

SÉJAN.

Céthégus ? achève.

TOUS.

Assassiné !

SÉJAN.

Périssent son bourreau par les dieux condamné !

PREMIER CONJURÉ.

Périssette jusqu'au nom que lui laissa son père !

TROISIÈME CONJURÉ.

Périssent ses enfants dans le sein de leur mère !

SÉJAN.

Quel est son meurtrier ? il mourra de mes mains.
Parlez.

TOUS.

Nous l'ignorons !

SÉJAN, vivement.

Vous l'ignorez, Romains ?...

Toujours ce bras fatal, cette main inconnue,
Qui, pour mieux nous frapper, se cache dans la nue ;
Toujours, toujours César enfin, car c'est à lui
Que remonte de droit ce meurtre d'aujourd'hui ! —
Vous parliez de pillage ?... action sottte et vile :
On pille une maison, un faubourg, une ville,
Puis, chargés du butin que tous convoiteront,
Quand vous aurez fini, d'autres vous pilleront ..
Puis, d'autres, plus hardis, dépouilleront ces autres...
Ils seront dans leurs droits, comme vous dans les vôtres !
Vous parliez d'incendie ?... action sans profits :
Vous n'y gagneriez rien, que le nom de bandits.
Amis, si nous voulons poser une barrière
Entre nous et le mal qui grossit par derrière,
Si nous voulons lutter contre ce qu'il a fait,
Remontons à la cause et non pas à l'effet.
La cause, il n'en n'est qu'une enfin, et c'est Tibère !
Ainsi hâtons l'instant où, sous notre colère,
Lui, ses fils, ses clients, son empire maudit,

Nous les écraserons comme ceci... J'ai dit.

(Il brise sous ses pieds l'agrafe de sa tunique.)

PREMIER CONJURÉ.

Il a raison : hâtons l'heure de la vengeance !

TROISIÈME CONJURÉ.

Tuons jusqu'au dernier de cette vile engeance !

DEUXIÈME CONJURÉ.

Surtout, tuons César !

PREMIER CONJURÉ.

Tuons-le : étant mort,

Nous choisirons un chef plus digne de ce sort !

DEUXIÈME CONJURÉ.

Drusus !

PREMIER CONJURÉ.

Néron !

TROISIÈME CONJURÉ.

Caius !

SÉJAN.

Ridicule ! Trois princes,
 Dont pas un ne pourrait gouverner nos provinces.
 Puis méfions-nous d'eux : futurs césars romains,
 Ils mettraient leur adresse à nous lier les mains.
 Ne recommençons pas ces monstrueuses fautes,
 De couper le sarment qui doit rompre nos côtes.
 Notre chef, comme nous, doit être plébéien.
 Un second Marius qui ne redoute rien.
 Et les proscriptions, au gré de notre audace

Frapperont les plus grands, pour nous faire une place !
Et, comptant avec ceux qui possèdent enfin,
Nous ne connaissons plus ni la soif ni la faim !

PREMIER CONJURÉ.

Fort bien. Mais où trouver cet homme, ce colosse,
Avec ces serres d'aigle et ces dents de molosse ?...
Marius est bien mort : les Romains d'à présent,
Tombent en pâmoison pour un filet de sang.

SÉJAN.

J'en connais un.

TOUS.

Son nom ?

SÉJAN.

Homme que rien n'arrête,
Marius par le cœur, et Sylla par la tête ;
Prodigue et fier ; enfin un esprit souverain,
D'or et de plomb mêlé, mais dur comme l'airain,
Qui, toujours en travail et debout dans sa force,
Dérobe la vigueur de l'arbre sous l'écorce :
Séjan !

TOUS.

Quoi ! Séjan ?

SÉJAN.

Oui. C'est l'homme qu'il vous faut.
Ses vices répondront, si son cœur fait défaut.
Avec l'un des Césars, la secousse est moins forte ;
Nous ouvrirons, au lieu d'enfoncer une porte.
Mais avec lui, voyez, nous bouleversons tout :
La crainte, la terreur, le désordre partout !

Nobles, dans leurs palais, mendiants, dans leur bouge,
 Tout un monde s'agite, aux plis du drapeau rouge !
 Du haut en bas, tout croule et Rome se confond !...
 Et, dans ce remuement gigantesque et profond,
 Phidias en haillons, où bouillonne l'idée,
 Nous taillons hardiment dans Rome dégradée,
 Pour en tirer, chacun selon sa volonté,
 Cette vierge d'airain, qu'on nomme Liberté !

DEUXIÈME CONJURÉ.

Notre chef a raison : rien qui tienne à Tibère.
 Ses fils pourraient sur nous, un jour, venger leur père.
 Je vote pour Séjan.

TROISIÈME CONJURÉ.

Avec cet homme-là,
 Nous aurons, avant peu, les beaux jours de Sylla.
 Je vote aussi pour lui.

PREMIER CONJURÉ.

Frères, j'agis de même.
 A lui force et grandeur, à lui le rang suprême,
 A lui Rome et le monde ! en homme intelligent,
 Il s'appuiera sur nous, n'étant que notre agent.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Jurons ..

SÉJAN.

Ne jurez pas. Si les cris de détresse,
 Que Rome entière pousse au tyran qui l'opprime,
 L'âpre ressentiment qui gonfle nos esprits,
 L'enpreinte encor des fers sur vos membres meurtris ;
 Si la haine, les pleurs, la misère qui troue

Vos robes en lambeaux, et vous creuse la joue ;
 Si tout cela n'est rien, votre serment serait
 L'entrave d'un moment, qu'un moment briserait.
 Non, non, ne jurons pas ! au point où nous en sommes,
 Donnons-nous seulement la main, comme des hommes.

LES CONJURÉS.

Vive, vive *Ælius Séjan* !

ANCUS, accourant.

Attention !

Il vient de vos côtés une libation.

PREMIER CONJURÉ.

Dispersons-la !

SÉJAN.

Non pas ! — Cachons nos justes haines.

L'attaque au premier jour des calendes prochaines.

Rien de changé, du reste, au plan de Céthégus.

Le mot de ralliement, demain, par Antercus ! —

(A Ancus.)

Va m'attendre chez moi.

Ils s'éloignent. *Apicata* arrive par le bois ; elle est entourée de femmes portant des fleurs, de l'encens, des couronnes, des vases sacrés, etc. Quatre hommes les précèdent, avec des torches. *Séjan*, avec une profonde émotion, en apercevant *Apicata*.)

Mes plus belles années,

Pleurez !... en la chassant, je vous ai condamnées.

Apicata !!... partout ce nom me poursuivra.

Oh ! mes beaux jours passés, oh ! qui me les rendra !

(Il s'éloigne.)

SCÈNE IV.

APICATA, SES SUIVANTES, puis LIVIE et GALLUS.

APICATA, s'arrêtant devant le tombeau, à l'une de ses suivantes.

Ma mère est là ! Fausta, non loin de cette enceinte,
La tienne attend aussi la libation sainte.
Ne laisse point passer ce dernier jour des morts ;
Va... l'oubli du devoir engendre le remords.

(Fausta s'éloigne. S'agenouillant au tombeau.)

O sépulcre profond ! ô dépouille mortelle !
O mânes ! ô ma mère ! entends-moi, je t'appelle...
Je t'appelle, c'est moi, ta fille, que les dieux
Ramènent de l'exil pour ce devoir pieux.
Quel changement ! Jadis, sur ta tombe bénie,
L'encens pur se mêlait aux parfums d'Arménie ;
La victime attendait, le prêtre était présent ;
Puis, sous le fer sacré coulaient des flots de sang...
Ainsi que le bonheur, la fortune est fragile.
Voici mes dons : du vin dans un vase d'argile.
O mère, qui m'entends, et dont le souvenir
M'aide à porter les jours pesants de l'avenir,
Toi, de qui j'ai reçu, dans les heures d'orage,
La résignation qui double le courage ;
O ma mère, reçois cette libation,
Par mes mains répandue à ton intention !

(Elle verse le vin sur le tombeau. En ce moment, Livie et Gallus paraissent dans le fond du théâtre. Léo les suit.)

GALLUS, à Livie.

Vous n'écoutez pas votre aveugle colère ;

Songez que par Drusus vous tenez à Tibère.
 Du calme. Sans raison vous craignez un retard.
 Elle-même a marqué l'heure de son départ.

APICATA, déposant une mèche de ses cheveux sur le tombeau.

Reçois encor ceci. D'une main sans souillure,
 En ton nom, j'ai coupé, mère, ma chevelure.
 Si l'offrande te plaît, ô mère, donne-moi
 Un cœur humble et soumis, toujours digne de toi !
 Mercure, dieu des morts, messenger de prière,
 Porte la mienne ; et toi, toi, terre nourricière,
 D'où tout vient, où tout va, garde ce dernier pleur,
 Cet autre messenger que laisse ma douleur !

LIVIE, bas, à Gallus.

Cette libation sera donc éternelle !

GALLUS.

Répondez-moi de vous, je vous répondrai d'elle.

LIVIE.

Elle ne verra pas Séjan ?

GALLUS.

Rassurez-vous.

APICATA, se levant.

Adieu ! ma mère, adieu !

(A sa suite.)

Femmes, retirons-nous.

SCÈNE V.

LES MÊMES.

GALLUS, à Apicata.

Je m'en vais vous montrer le chemin de Préneste.

Nous devons profiter du peu de temps qui reste.

APICATA.

J'avais trop cru de moi, quand je vous ai promis
D'accepter ce départ avec un cœur soumis.

GALLUS.

Quoi donc ?

APICATA.

Pour mes deux fils, ainsi que pour ma fille,
Je suis encor, Gallus, la mère de famille.
Je demande à les voir. Je ne veux pas qu'un jour,
On m'impute d'avoir dédaigné leur amour ;
Qu'on dise que mon cœur, sûr de mon indulgence,
Avec ce prompt départ était d'intelligence.

GALLUS.

Séjan s'est prononcé, son ordre est absolu.

APICATA.

Non, Seigneur ; non, Séjan ne l'a point résolu.
Dans l'accomplissement de cet ordre sévère,
Il aura vu l'épouse et n'a point vu la mère.
Je le connais... enfin, voyez-le de ma part.
Je suis prête à partir s'il blâme mon retard.
Seulement, dites-lui que, durant huit années,
Acceptant le fardeau des plaintes résignées,
Mes pleurs, que j'aie ou non douté de leur pouvoir,
Pour moi seule ont laissé parler leur désespoir,
Afin qu'aucun hasard, de ma douleur complice,
Ne portât jusqu'à lui ma voix accusatrice.
Dites que pour ne pas l'assiéger par mes cris,
J'ai mis ma patience à calmer mes esprits ;

Mais qu'un regret profond a fait plier mon âme ,
 Et qu'une mère cède où résiste la femme.
 Dites-lui, dites-lui cela, Gallus. Mais non !
 Ma confiance en vous égare ma raison.
 C'est à moi de le voir. L'âme encor tout émue ,
 Je trouverai plutôt cet accent qui remue.

GALLUS.

Cependant...

APICATA.

La prière est pénétrante au cœur,
 Quand la voix qui l'adresse est celle du malheur.
 Une dernière fois, vous me verrez encore
 Me traîner suppliante à ses pieds que j'implore.
 Dieux bons ! soutenez-moi pour repasser le seuil
 De ce palais riant où j'ai trouvé le deuil,
 Où tous mes souvenirs, les heureux et les sombres,
 Viennent, autour de moi, flotter comme des ombres !...

(A Gallus, qui veut lui parler.)

Mou cœur est gros de pleurs, ne me dites plus rien.
 Je demande à Séjan un moment d'entretien.
 Allez.

LIVIE.

Non, demeurez !

GALLUS, bas.

Vous vous perdez !

LIVIE.

Qu'importe ?

GALLUS.

Vous ne pouvez calmer votre esprit qui s'emporte ;
 Venez !

LIVIE.

Pourquoi cela ? quel signe avant-coureur
 Vous a montré mon âme en proie à la fureur ?
 Votre trop d'intérêt pour moi vous rend injuste.
 Sœur de Germanicus, nièce du grand Auguste,
 Mère d'un fils enfin dont les dieux ont fait choix
 Pour mettre tôt ou tard l'empire sous ses lois,
 A qui donc, en ces lieux, puis-je porter envie ?...

GALLUS, à part.

Avertissons Séjan.

(Il sort.)

LIVIE, à Apicata.

Envieuse?... Livie?...

Je tiens à disiper cet étrange soupçon.
 Vous voulez voir Séjan, et vous avez raison.
 C'est en vain qu'il voudrait résister à vos larmes ;
 Des pleurs dans de beaux yeux sont d'invincibles armes.

APICATA.

Ah ! pesons nos discours, et n'oublions jamais
 Qu'une tombe est sacrée et commande la paix !

LIVIE.

La paix?... c'est un projet digne de vous, madame.
 Je n'attendais pas moins de votre grandeur d'âme.
 La magnanimité sied bien aux grands esprits ;
 Et bien d'autres que moi n'en seraient pas surpris.
 Mais, à voir d'un peu près le vœu qui vous anime,
 Vous démériteriez de la commune estime :
 C'est une impiété, de vouloir rapprocher
 Des choses qui devraient ne jamais se toucher.

Quel lien est possible entre la chaste épouse,
 L'épouse triomphante et l'amante jalouse ?...
 Enferme-t-on jamais le loup avec l'agneau ?...
 Le vice et la vertu ne vont pas de niveau.
 Puis, laissons à chacun sa pente légitime ;
 Gardez votre vertu, moi, je garde mon crime.

APICATA.

Je n'examine pas si l'on peut sans remords,
 Porter ses passions dans l'asile des morts,
 Ni donner, devant eux, libre cours aux pensées
 Qui tendent au retour des querelles passées ;
 Je ne le ferai pas : le respect que je dois
 Au sang dont vous sortez m'en impose les lois.

LIVIE.

Laissons là le respect !

APICATA.

Il sied d'être modeste.
 Même aux hommes, l'orgueil est un présent funeste.

LIVIE.

Vos aïeux rougiraient de votre humilité.

APICATA.

Mes aïeux ne m'ont pas enseigné la fierté.
 C'étaient de pauvres gens, de ces natures rudes
 Qui passent sans écho parini les multitudes,
 Mais qui disent aux fils qui viennent après eux :
 Soyez purs et sans tâche avant que d'être heureux.
 Donc, si j'honore en vous la fille de Tibère,
 Je fais ce qu'auraient fait ou mon père ou ma mère.

Cependant, pour ne pas m'humilier en vain,
Souffrez que loin d'ici...

LIVIE.

Tu te trahis enfin !...

Non, non, ce n'est pas moi que ta présence évite,
Ce n'est pas le respect qui t'éloigne si vite,
Ce ne sont pas tes fils, ni ta fille, c'est lui,
Lui seul qui t'intéresse et t'occupe aujourd'hui !...
Ah ! que les voilà bien, ces matrones hautaines,
Qui prennent en pitié nos amours et nos haines,
Ces femmes qui n'ont rien de commun avec nous,
Qui passent dans leur force et qu'on suit à genoux,
Pudeur impérissable, inflexible, farouche,
Qu'un regard apprivoise et qu'un sourire touche,
Lucrèces, sous le coup d'un divorce honteux,
Qui caressent l'espoir d'un entretien douteux !...

(Mouvement d'Apicata)

Ne te parjure pas ! tes yeux, ta voix, ton âme,
Te révèlent que trop bien moins mère que femme.
Tu le sais ; mais ton cœur, sourdement criminel,
Cache sa passion sous l'amour maternel.
Va donc le retrouver !... va lui montrer tes larmes,
Ton désespoir muet, tes secrètes alarmes ;
Le récit préparé d'une longue douleur,
Dont la réalité s'accroît de ta pâleur ;
Tu pourras encor plus, dans ta fureur jalouse,
Laisse parler bien haut les regrets de l'épouse...
Tu trouveras peut-être en ce cœur inconstant,
Quelque reste d'amour que ta tendresse attend !

APICATA.

O pudeur ! quelles sont ces paroles impies !

Quel lieu, pour le réveil des haines assoupies !
 O lémures, ô dieux, ô sacré monument,
 Vous êtes les témoins de tant d'égarement !

LIVIE.

Qu'attends-tu ? Mais que dis-je ? à cette heure suprême,
 Il compte les instants loin de celle qu'il aime ;
 Il écoute attentif, et peut-être à genoux,
 Il appelle, en pleurant, l'heure du rendez-vous...
 Va, c'est trop retarder cette chère entrevue ;
 Je ne te retiens plus ; ôte-toi de ma vue !

APICATA.

Telle je t'ai quittée, et telle je te voi.
 Ainsi le repentir n'aura pu rien sur toi.
 Dans quel temps vivons-nous ! cette tombe fermée,
 Cette libation à peine consommée,
 Cette urne, ces flambeaux, ces couronnes, ces fleurs,
 L'autel expiatoire encor mouillé de pleurs,
 Sont-ce là, réponds-moi, de ces choses frivoles
 Qui servent d'aiguillon aux coupables paroles ?
 Et ne devrais-tu pas te souvenir ici
 De ceux à qui tu dois tes prières aussi?...
 Fière de ton passé, tu veux t'en montrer digne.
 Tu devais parvenir à cette audace insigne,
 Qui te fait, aujourd'hui, parler de la pudeur,
 Les yeux encor chargés d'une impudique ardeur. .

(Livie la regarde avec hauteur.)

Je le sais ; ton dédain te tiendra lieu d'excuse,
 Quand ton cœur se dévoile et que ma voix t'accuse. .
 Ce mépris du passé, que fait l'impunité,
 Te rend comme étrangère à ton indignité ;
 Et, même devant moi, tu tiens la tête haute,

Pour mieux montrer ta honte et mieux porter ta faute!...

(Mouvement de Livie.)

Contrainte à t'écouter, tu feras comme moi.
 Je ne veux point lutter d'arrogance avec toi ;
 Et, laissant la menace à tes lèvres lardies,
 Je mets la vérité devant tes perfidies.
 Je suis pauvre ; je n'ai ni passé ni présent ;
 Le divorce me tient sous son joug flétrissant ;
 Mais je n'ai point trahi la chasteté pudique,
 Cette gardienne assise au foyer domestique.
 Mais toi, qu'en as-tu fait, sœur de Germanicus,
 Nièce d'un empereur, et veuve de Drusus?...
 Crois-moi, j'aime mieux voir mes fils, hommes des rues,
 Traîner comme des bœufs de pesantes charrues ;
 Ma fille, partager la couche d'un Romain
 Qui lui porte pour dot le labeur de sa main ;
 J'aime mieux, je le dis du fond de ma pensée,
 Avoir été maudite, avoir été chassée,
 Et traîner dans l'exil ma vieillesse en horreur,
 Que de donner au monde un puissant empereur
 Couvert de pourpre et d'or, mais dont le front sévère
 Se détourne honteux du tombeau de sa mère !

LÉO, accourant.

Séjan !

APICATA.

Ciel !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SÉJAN.

LIVIE, à Séjan.

Vous venez fort à propos ici.

Écoutez. A mon tour, je me relève aussi !

SÉJAN.

Que veut dire?....

LIVIE.

Je suis méconnue, outragée,
 Je suis foulée aux pieds, et veux être vengée,
 Voilà ce que cela veut dire! Voyez-vous,
 L'insulte m'est allée au cœur, et devant tous ;
 Devant tous j'ai rougi ; devant tous cette femme
 M'a souffletée à froid, comme on fait d'une infâme...
 Vous devinez l'affront à cet air insultant...
 C'en est assez ; je veux qu'elle parte à l'instant !

SÉJAN.

Mais...

LIVIE.

Je veux qu'elle sache enfin que ma colère
 S'accroît de tout le soin qu'on met à me déplaire.
 (Baissant la voix, mais d'un ton menaçant.)
 Pour vous, ne poussez pas l'imprudence à ce point,
 Sachant ce que je suis, de ne me venger point,
 Et, comblant brusquement entre nous l'intervalle,
 D'oser donner ici raison à ma rivale !

APICATA.

Vous n'avez qu'à parler, Séjan, j'obéirai ;
 J'ai dû me préparer à tout ; je partirai
 Comme si ma présence était une souillure,
 Pour mes fils, nobles cœurs, et ma fille, si pure !
 Cependant, s'il vous reste encor quelque pitié
 Pour cette Apicata qui fut votre moitié,
 Si vous devez agir sans l'action des autres,

Au nom de mes enfants, qui sont aussi les vôtres,
Au nom de leur amour où nous abritons,
Un instant pour les voir !

(Elle se jette à ses pieds)

SÉJAN, la relevant.

Vous les verrez.

LIVIE, à Léo.

Partons !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le triclinium de Séjan. Une table, et trois lits sur lesquels sont couchés, couronnés de fleurs, Séjan, Gallus, Fulcinius, Valérius, Jullus, Muréna, et trois autres convives. La chambre où se passe la scène est entourée d'arcades cintrées, s'étendant circulairement. Chaque arcade, ouverte au lever du rideau, peut se refermer à volonté, en laissant retomber ses draperies de manière à resserrer la scène aux proportions d'une chambre ordinaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉJAN, LES CONVIVES.

UNE ESCLAVE, chantant en s'accompagnant de la lyre.

Aimons ! aimons ! l'amour,
C'est une fleur qui s'ouvre,
La perle qu'on découvre,
Le clair matin d'un jour ;
C'est la brise qui chante
Au milieu des roseaux ;
C'est le buisson qui tente
Les oiseaux.

Est-ce tout ?... Non, ma belle...
C'est ta main qui frémit,
C'est ton pied qui chancelle,
C'est ton front qui blémit ;
C'est l'ombre, le mystère,
Où tout vient se briser ;
C'est l'oubli de la terre
Dans l'oubli d'un baiser !

GALLUS, à moitié ivre.

C'est l'ombre, le mystère,
Où tout vient se briser ;
C'est l'oubli de la terre
Dans l'oubli d'un baiser !

A boire !

(Les bacchantes font le tour de la table. Ancus entre.)

ANCUS, bas à Séjan.

Apicata veut vous parler Seigneur.
Elle part, mais de vous elle attend ce bonheur,
D'avoir dans son exil sa fille Orestillie.

SÉJAN.

Dis-lui de revenir. Enfin je l'en supplie.

GALLUS.

Voici le jour ! A boire à plein bord !
(A Séjan.)
Cette fois,
C'est à ton avenir d'empereur que je bois !

TOUS.

A boire !

SÉJAN, à part.

Ceci vient à propos.

(A Valérius.)

A Caprée,

Voilà deux ans, ta sœur mourut déshonorée.

VALÉRIUS, se levant vivement et s'éloignant de la table.

Pourquoi ce souvenir ?... Ah ! calcul ou hasard,
Tu viens de réveiller ma haine pour César.

SÉJAN, à Julius Antius et à son frère.

Votre père y mourut étranglé.

(A Fulcinius.)

Toi, ton frère.

(A Gallus.)

Toi, ton fils, noble enfant qu'idolâtrait sa mère !

FULCINIUS.

Malheur !

ANTIUS.

Malheur !

JULIUS.

Malheur !

(Tout le monde se lève.)

SÉJAN.

Ces indignes forfaits,

Je m'en veux séparer par d'éclatants bienfaits.

(A Fulcinius.)

Je te fais proconsul d'Espagne.

(A Antius.)

La curie

Compte un père de plus.

(A Julius.)

Toi, tu pars en Syrie :

Le titre de questeur vaut encor mieux que rien.

(A Gallus.)

Je te confie à toi le camp prétorien :

Seize mille soldats. Ce jour est jour d'aubaines !

(A Valérius.)

Tu deviens commandant des cohortes urbaines.

Songe qu'avec Gallus, dans un moment donné,

Vous tenez dans vos mains l'empire dominé.

MURÉNA, à part.

Quel peut être son but ?

SÉJAN.

Faites ce qu'il faut faire.

Aussi bien ce n'est pas une chose vulgaire,
Que d'être à la hauteur de son commandement,
Dans ces heures de trouble et de relâchement.
Du Pont-Euxin au vieil Océan germanique,
Nous tenons les deux mers, les Espagnes, l'Afrique,
Les Gaules, la Syrie et les Alpes ; debout,
De l'Euphrate au Weser nous faisons face à tout ;
Nous tenons sous le joug vingt nations altières ;
Le Danube et le Rhin nous servent de frontières ;
C'est vrai. Mais nous avons, comme un défi du sort,
Le Parthe à l'Orient et le Germain au Nord ;
Le Parthe qui vainquit Crassus et Marc-Antoine,
Qui nous brave, et dont l'œil couve la Macédoine ;
Le Germain qui vingt fois a repris le dessus,
Et qui méprise Rome en méprisant Varus !...
Le mal est là. Devant ces peuplades grossières,
C'est à l'invasion de garder nos frontières.
Car, pour avoir voulu fixer nos étendards,
L'empire des Césars craque de toutes parts.
Ne vous y trompez pas : le mal n'est pas encore
Apparent pour chacun, mais ce mal nous dévore.
Si nous vivons, c'est grâce à la servilité,
Où nous avons tenu le monde épouvanté.
Que demain, oui, demain, que l'univers secoue
Sa chaîne avilissante, où notre orgueil se joue ;
Que, du nord au midi, vingt peuples révoltés

Réclament, par le fer, leurs droits, leurs libertés...
 Quels seraient nos moyens d'action ? J'en prends note :
 Quatre mille soldats à Frésus ; une flotte
 A Ravenne ; une autre à Misène, voilà tout.
 Quant aux légions, vingt, Je dis vingt, c'est beaucoup !
 Ajoutez que par peur, par calcul ou par haine,
 César n'a pas laissé grandir un capitaine,
 De sorte qu'Annibal, ressuscitant demain,
 Briserait du talon le vieux moule romain !
 Ah ! songez à cela. César est un grand homme,
 Mais César, vieillissant, ne fait pas vieillir Rome ;
 Mourant, il n'aurait pas d'héritier assez grand,
 Pour que Rome en fût fière et se tint à son rang,
 Rome, la main, le sang, le cœur de l'Italie,
 Le formidable nœud où l'univers se lie !
 Cette halte de gloire est un danger... enfin,
 L'argent manque au trésor, le peuple meurt de faim !
 D'ailleurs, que de cités osent lever la tête !
 Voyez : le calme ici, mais là-bas la tempête...
 Là-bas les glaives nus, le flot des nations
 Qui cherchent leur grandeur dans les séditions...
 Là-bas le Celte errant, le Dace, le Sarmate,
 Dépassant à leur tour l'audace du Dalmate ;
 La Gaule et l'Orient fatigués de leur sort...
 Puis, plus avant encor, dans les glaces du nord,
 On dirait, par moment, le bruit sourd d'une armée
 Qu'attirent nos moissons vers Rome désarmée !
 Ah ! que les dieux, ces dieux que j'invoque aujourd'hui,
 Donnent à l'empereur des fils dignes de lui !

GALLUS.

Je blâme sur ce point ta mâle politique :

Tu nous mets au-dessous de l'empire parthique,
 Qui du moins, pour excuse à sa soumission,
 N'accepte ses tyrans que de l'élection.
 Qu'un peuple mal assis, et qu'on tient en tutèle,
 Passe, du père au fil-, comme une clientèle,
 C'est bien : sa défaillance appelle, avec raison,
 La calme hérédité d'une seule maison.
 Mais, que nous fait à nous la race de Tibère,
 Si ses fils, mal venus, sont moins grands que leur père !
 Tibère, en nous domptant, ne nous a pas conquis.
 Donc sa famille vient après les droits acquis.
 Donc, pour sauver l'état, il est bon qu'on élève,
 Lui mort, celui qui fut la sagesse et le glaive,
 La force, la grandeur, la puissance, la loi,
 Qui fut le maître enfin, et cet homme c'est toi !

JULIUS.

C'est toi !

FULCINIUS.

C'est toi, Séjan ! car grâce à ton mérite,
 Tu portais avec toi ta destinée écrite.

MURÉNA, bas à Séjan avec indignation.

Quoi ! tu te tais ?

VALÉRIUS.

Futur empereur des Romains,
 Que je sois le premier à te baiser les mains !

MURÉNA, bas à Séjan.

Tu te tais ?

GALLUS.

Ou'un serment l'un à l'autre nous lie :

Tibère mort, Séjan maître de l'Italie !
Je jure.

TOUS.

Nous jurons !

GALLUS.

A toi, Muréna ?

MURÉNA.

Non.

Ma loyauté répugne à cette trahison !

GALLUS.

Un traître parmi nous !

MURÉNA.

J'ai pu haïr Tibère ,

Mais je n'ai pas compris ses fils dans ma colère ;

Si sa puissance pèse à mon cœur irrité,

Je la veux respecter dans son hérédité.

Ah ! tenez, j'aimais mieux votre première orgie !...

Sans doute, vous avez la lèvre encor rougeie,

Mais le vin, descendu du cerveau dans le cœur,

A corrompu chez vous l'instinct de la pudeur !

GALLUS.

Tu parles de pudeur ? Mais quel mal t'a fait Rome,

Pour venir souhaiter les enfants de cet homme ?

Un homme qu'on retrouve à toutes les hauteurs,

Double, multiplié dans ses accusateurs ;

Un homme au cœur d'airain, dont la face rougie

Trahit plutôt le sang que le vin de l'orgie ,

Et qui, de son rocher, fantôme menaçant ,

Frappe sans se montrer, et tue en s'effaçant !
 D'ailleurs, quel héritier choisir ? quel est cet homme,
 Sur qui reposeraient nos destins ? qu'on le nomme ?
 Drusus ?... Romain bâtard, qui n'a pas seulement
 L'audace ou la fierté de mourir dignement !
 Néron ?... un idiot ! Caius ?... âme féroce,
 Parodiant César pour être moins atroce,
 Et qui traîne après soi Sertorius Macron,
 Dont le nom seul nous fait monter le rouge au front !

MURÉNA.

Je t'excuse, Gallus ; et Séjan, qui m'écoute,
 Sait que je l'apprécie autant que vous sans doute.
 Mais, vouloir le porter au trône des Césars,
 C'est la rébellion avec tous ses hasards ;
 C'est la guerre, le sang, les luttes intestines,
 Qui peupleront d'horreur nos campagnes latines !
 Ce n'est pas l'empereur, ni même ses enfants,
 C'est l'intérêt de Rome ici que je défends ;
 Sa force, sa grandeur, péniblement accrues,
 Que vous allez livrer aux tumultes des rues !...
 Romains, ne rouvrez pas la porte aux factions !
 Songez à Marius et ses proscriptions !
 Cornélius Sylla qui prit cent mille têtes !...
 Puis, croyez-moi, ce sont de pénibles conquêtes,
 De bien tristes lauriers, que ceux qu'on a cueillis
 Dans les convulsions où se meurt son pays !
 Quand les temps calmeront vos têtes échauffées,
 Vous puiserez des pleurs même dans vos trophées :
 Plus nombreux les vaincus, et plus nombreux les morts,
 Plus vos cœurs saigneront dans d'éternels remords !

FULGINIUS.

Chansons !

GALLUS.

Discours en l'air !

MURÉNA.

C'est la guerre civile !

GALLUS.

Vision !

MURÉNA, enveloppant Séjan d'un regard sévère.

Honte à ceux dont l'ambition vile
A caché, sous l'appât d'un splendide festin,
L'abîme où va rouler le vieux monde latin ;
Et, dans le vin qui fume et les coupes vidées,
Délayé le poison des fatales idées !

GALLUS, riant.

Il est fou !

(On rit.)

MURÉNA.

Riez tous de ce que je dirai.
Mais contre un choix pareil, moi, je protesterai...
Oui, je protesterai ; dût ma race éplorée
Connaître la hauteur des roches de Caprée !

SÉJAN, à part.

Tout est perdu s'il parle !

MURÉNA.

Au sénat !... si ma voix
Retrouve parmi vous son pouvoir d'autrefois,
Si l'indignation dont mon âme remue,
Passe comme un flambeau dans l'assemblée émue,

Je croirais avoir fait, sénateur et Romain,
L'œuvre d'un honnête homme et d'un bon citoyen !
(Il fait un pas pour sortir, Séjan se jette au-devant de lui.)

SÉJAN.

Holà ! licteurs, holà ! — Bâillonnez-moi cet homme !
Traître envers l'empereur, envers nous, envers Rome,
La mort ! Allez.

(On entraîne Muréna bâillonné. La stupéfaction est générale. Séjan s'en aperçoit ; avec entrainement.)

Et nous, pour la fin du repas,
Menons gaiement Bacchus, et ne nous rendons pas ;
Car Bacchus est un dieu de bonne compagnie,
Que le vrai sage accueille et que le sot renie !
Gais échantons, versez ! — Plancus me fait pitié :
Deux verres de Formie, il est ivre à moitié !

(Une voix dans la galerie du fond : « Un envoyé de l'empereur ! »)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ORCUS.

FULCINIUS, bas à Orcus.

Tout ira bien !

ORCUS, à Séjan, un genou en terre.

Salut, ô César !

SÉJAN, étonné.

Qu'est-ce à dire ?

ORCUS.

Je dis que l'empereur t'associe à l'empire ;
Je dis que, te jugeant digne du tribunat,

César veut qu'à son choix souscrive le sénat ;
 Je dis enfin qu'ici, dans trois jours, Rome entière
 Te saluera, Séjan, le front dans la poussière ! —
 Tiens. Lis.

(Il lui remet une lettre de Tibère, et se lève.)

SÉJAN.

César a tort : je ne veux que l'honneur
 D'être son plus fidèle et meilleur serviteur.

ORCUS.

J'ai là, pour le consul, ses volontés écrites,
 D'assembler dans trois jours le conseil des quirites.
 Donc, ainsi que j'ai dit, dans trois jours, à tes pieds,
 Peuple et grands courberont leurs fronts humiliés.

(A part, en s'éloignant.)

A nous deux maintenant !

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins ORCUS.

FULGINIUS.

Bon serviteur, bon maître !

JULIUS.

César t'élève au rang où nous voulions te mettre !

VALÉRIUS.

C'est une fantaisie assez royale enfin :
 Il sera la pensée, et tu seras la main !

GALLUS.

Main débile, pensée à deux faces : Tibère
 Ne laisse pas toujours transpirer sa colère ;
 Pour ne pas s'exposer à frapper à demi,
 L'ennemi qu'il veut perdre est souvent son ami.

SÉJAN.

Assez, je vois le piège où vous voulez me prendre.

GALLUS.

Nous avons assez dit pour nous faire comprendre.
Que César meure ou non, sur son trône abattu,
Nous voulons que tu sois empereur... le veux-tu ?

SÉJAN.

Dans deux heures ici !... non, dans la salle basse.
(Conduisant Gallus à la croisée.)

Vois-tu ce mendiant étendu sur la place?...
Il se nomme Antercus. Qu'on le fasse appeler,
Et qu'il attende aussi, car je veux lui parler.

(Tout le monde sort. Les tapisseries des arcades retombent.)

SCÈNE IV.

SÉJAN, seul.

Allons, c'est résolu. J'y périrai peut-être,
Mais Rome et les Romains auront un nouveau maître !
(Ancus entre ; derrière lui, une femme voilée.)

SCÈNE V.

SÉJAN, ANCUS, LA FEMME VOILÉE.

ANCUS.

Une femme voilée est là, dans l'atrium !

SÉJAN.

Serait-ce Apicata ?

ANCUS.

Non. Sous le pallium,
Elle m'a rappelé l'image de Livie.

SÉJAN, vivement.

Je ne veux pas la voir ! Je suis à la curie.

LA FEMME VOILÉE, s'avançant.

Un mot, Séjan !

SÉJAN.

Ton nom ?

LA FEMME, relevant son voile.

Regarde, tu sauras.

(C'est Livie. Ancus sort.)

SCÈNE VI.

SÉJAN, LIVIE.

SÉJAN, à part.

Une querelle encor !

LIVIE.

Tu ne m'attendais pas ?

SÉJAN.

Vous allez me parler de votre jalousie ?...

Eh bien ! ce n'est pour moi que de la frénésie.

Tout ce bruit sans raison, ces cris, ce désespoir,

Ne font que m'irriter au lieu de m'émouvoir.

J'ai bien assez de Rome enfin ; cette tigresse,

Dont j'aurai de mon sang payé chaque caresse,

Et qui, debout au seuil, nuit et jour, jour et nuit,

Fait peser sur mon front sa crainte ou son ennui !

Du reste, je me lasse, et j'ai l'âme abattue !

Cette uniformité d'existence me tue !

Je veux, autour de moi, des regards satisfaits,

Qui ne s'irritent pas à tout ce que je fais,

Et, partageant l'essor où mon cœur se déploie,
Qui sachent s'égayer de ce qui fait ma joie !

LIVIE.

Merci, Séjan. C'est grâce à ta brutalité,
Que je me trouve enfin devant la vérité.
Merci. Car, vois-tu bien, en entrant, j'étais folle ;
Je pouvais être prise encore à ta parole ;
Puis, résignée à tout, et contente du sort,
J'aurais baisé la main, qui me donnait la mort !

SÉJAN, faisant un pas pour sortir.

Mes instants sont comptés !

LIVIE, comme se parlant.

Nous étions en décembre.

Debout, pâle et muette, à l'angle d'une chambre,
Je tremblais ; car un homme était dans ma maison,
Qui cherchait une coupe à mettre du poison !

SÉJAN, s'arrêtant, et jetant les yeux autour de lui avec inquiétude.
Dieux !

LIVIE.

Cet homme revint. Et sa lèvre glacée,
Semblait se comprimer pour garder sa pensée.
Il était pâle aussi, mais impassible et froid.

SÉJAN, tremblant.

Taisez-vous !

LIVIE.

Dégageant sa toge du bras droit,
Il me tendit bientôt une coupe homicide,
En disant : Obéis, je suis le parricide !

SÉJAN, lui saisissant le bras.

Plus bas !

LIVIE.

Je voulais fuir... car mon âme et mon cœur,
Je les sentais frémir d'épouvante et d'horreur !
Mais cette même main, qui m'étreint à cette heure,
M'arrêta, suppliante, au seuil de ma demeure.

SÉJAN.

Plus bas !

LIVIE.

La voix qui parle en ce moment me dit :
« Tu veux donc que je meure ? Un oracle a prédit
« Que Drusus me tuerait : entends-tu bien, Livie ?
« Drusus, qui veut ma mort, et dont tu tiens la vie ;
« Drusus, cette barrière éternelle entre nous ;
« Drusus, qui t'aime enfin, et dont je suis jaloux ! »

SÉJAN.

Plus bas, plus bas !

LIVIE.

C'était le soir ; ma main funeste
Tenait la coupe horrible et digne de Thyeste ;
Un nuage sanglant pesait sur mon esprit ;
J'hésitais... mais bientôt le vertige me prit !...
Dieux vengeurs ! je crus voir sur les murailles sombres,
Le doigt indicateur des infernales ombres...
Puis, tandis que j'allais, la main, la pâle main,
Semblait marcher, pour mieux m'indiquer le chemin !

SÉJAN.

Oh !

LIVIE.

Ce fut, n'est-ce pas, un bien horrible crime ?...

Épouse, j'ai choisi mon époux pour victime.
 Femme, je demeurai lâche jusqu'à la fin.
 Mère, j'aurais rendu mon enfant orphelin.
 Mais pour m'être plongée en cette fange impure,
 Moi chaste jusque-là, jusque-là sans souillure,
 Dis, ne fallait-il pas dans ce cœur dominé,
 Tous les entraînements d'un amour effréné ?
 Et tu veux maintenant que je cède la place,
 Séjan ? Ose du moins me regarder en face !
 Mais tu l'aimes donc bien ? Ainsi je n'étais moi,
 Mon amour et mon cœur, qu'un marchepied pour toi ?
 Un marchepied au trône !... Ah ! tenez, prenez garde :
 La main va vite au fer que la vengeance garde !

SÉJAN.

Au fait !

LIVIE.

Tu m'as liée à ton ambition,
 Où j'ai trouvé six ans les tourments d'Ixion.
 Tu l'as fait froidement, Séjan. C'était infâme !
 Car jamais tu n'as eu d'amour pour cette femme,
 Qui, lasse de souffrir, se relève à présent,
 Et, pour les pleurs versés, te demande du sang !

SÉJAN.

Du sang ?

LIVIE.

Oui. C'est un pacte entre nous que le crime,
 Pour me déterminer à frapper la victime,
 Tu me disais : « Je suis jaloux ! » retiens ceci :
 Ta femme doit mourir ; je suis jalouse aussi !

(Apicata, qui vient d'entrer, fait un mouvement d'horreur.)

SÉJAN.

Dieux immortels ! je crains de lire dans votre âme !

LIVIE.

Tu ne comprends donc pas que je hais cette femme?...

Oui, je la hais ! son nom, son rang, sa chasteté,
 Ses dédains, son orgueil, sa pudeur, sa beauté,
 Sont autant de raisons qui m'animent contre elle.
 Je la hais d'être chaste, et la hais d'être belle.
 Je la hais, en un mot, parce que je la crains !

APICATA, à part.

Dieux grands !

(Elle disparaît derrière les tapisseries.)

LIVIE.

Depuis longtemps je souffre et me contrains.

Mais l'instant est venu de parler, voici l'heure ;
 Et je te dis, Séjan, que je veux qu'elle meure ;
 Je te dis qu'il est bon, pour gage de ta foi,
 Que tu fasses enfin ce que j'ai fait pour toi !

SÉJAN.

Je vous écoute et n'ose en croire mon oreille !

LIVIE.

M'as-tu pas fait commettre une action pareille ?

SÉJAN.

Mais n'est-ce pas assez du crime déjà fait,
 Sans ajouter encor cet horrible forfait ?

LIVIE.

Le sang versé n'est pas cette pâle rosée
 Que boit l'herbe flottante, ou la terre épuisée...
 C'est une œuvre terrible, où la main du destin

S'appesantit d'en haut sur notre front hautain.
 Une fois le pied pris dans le sinistre piège,
 La fatalité parle, et l'enfer nous assiège ;
 Malgré nous, nous marchons dans notre trahison ;
 Le meurtre veut le meurtre et porte sa moisson ;
 Funeste accouplement des brutales colères,
 Où les fils sont encor plus hideux que les pères !

SÉJAN.

Soit ! mais vous vous flattez trop tôt de son trépas...
 Si je vous disais, moi, que je ne le veux pas ?

LIVIE.

Tu n'oserais !

SÉJAN.

Qui ? moi ?

LIVIE.

Daus ce moment suprême,
 Ne cherche pas, Séjan, à t'abuser toi-même.
 D'ailleurs, j'ai trop avant déserté le devoir,
 Pour que le repentir ait sur moi du pouvoir.
 Cinq ans out amassé cette colère intime,
 Qui bouillonne, à présent, au cœur de la victime.
 C'est en vain que je cherche un autre sentiment,
 Que la réalité de mon abaissement.
 Ton farouche dédain a transformé mon âme.
 Tu m'as faite cruelle en me faisant infâme.
 Tu n'as qu'à m'obéir !

SÉJAN.

Madame...

LIVIE.

Elle mourra...

Tu répondras après. — Sinon, César saura
 Par moi, moi qui d'avance accepte le supplice,
 Quel crime j'ai commis, et quel est mon complice !

SÉJAN.

Enfin, nous y voilà ! Nature de serpent,
 Qui glisse dans les doigts où qui mord en rampant !
 Et moi, qui n'y voyais que de la raillerie !...
 Ah ! tenez, vous avez l'âme d'une furie !
 Dans le meurtre et la mort, vous cherchez froidement
 Une raison d'amour et de rapprochement ;
 Car c'est bien sur sa mort... — un attentat infâme ! —
 Que vous avez compté pour ressaisir mon âme.
 Mais depuis quand le crime aurait-il ce pouvoir,
 De rapprocher deux cœurs qui souffrent à se voir ?
 Dites ?... — J'avais gardé jusqu'ici le silence,
 Mais vous m'aurez contraint à cette violence.
 Eh bien, mieux eût valu ne m'avoir pas poussé
 A remuer ainsi les cendres du passé !
 Le passé ?... Savez-vous ce que c'est ?... c'est le crime ;
 C'est la terreur qui creuse entre nous un abîme ;
 C'est le dégoût qui vient aux lèvres malgré soi ;
 C'est le mépris !

LIVIE.

Drusus, tu te venges de moi !

SÉJAN.

Chacun porte sa peine et traîne son supplice.
 Que pouviez-vous attendre après tout d'un complice ?
 De l'amour ?... j'ai tout fait pour vous aimer... eh bien !
 Mes efforts réunis ne m'ont servi de rien.
 Quand je vous approchais, barrière insurmontable,

Entre nous, se dressait un spectre redoutable,
 C'était Drusus!... Drusus terrible et menaçant !
 Je vous prenais la main , vos mains avaient du sang !
 L'air que vous respiriez, pesait à ma poitrine !
 Je ne suis pas de ceux que le remords domine ;
 J'ai le dédain des morts jusqu'à l'impiété ;
 Mais sourire au bonheur d'un air épouvanté?...
 Vous aimer?... entre nous cette chaîne sublime?...
 Nous sommes, croyez-moi, mieux liés par le crime !

LIVIE.

Tu te venges, Drusus , tu te venges !

SÉJAN.

J'ai dit.

Maintenant reprenez votre projet maudit.
 Il est digne de vous. Seulement dans la lutte
 J'aurai ma volonté pour retarder ma chute.

(Ancus entre.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANCUS.

ANCUS, *bas* à Séjan.

Les hommes sont en bas.

SÉJAN, *bas* aussi.

Bien. Ne t'éloigne pas.

J'aurai probablement besoin de toi.

ANCUS.

Mon bras

Vous est acquis , Seigneur.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

SÉJAN, LIVIE.

SÉJAN.

Un dernier mot encore.
Oubliez, j'oublierai ; car la haine dévore.
Mais, si c'est pour toujours que je vous parle ici,
Songez qu'en me perdant, vous vous perdez aussi.

LIVIE.

C'est là ton dernier mot ?

SÉJAN.

C'est le dernier.

LIVIE.

L'abîme

Est ouvert ; prends-y garde : il attend sa victime.

SÉJAN.

Ce que j'ai dit est dit ; je ne sais point fléchir.

LIVIE.

Nous verrons. Je te donne une heure à réfléchir !

SÉJAN.

Je vous en donne deux !

(Il sort. Apicata entre.)

LIVIE, le suivant des yeux.

Cet homme est las de vivre !

SCÈNE IX

LIVIE, APICATA.

APICATA.

Tu demandais ma vie, eh ! bien, je te la livre !

LIVIE, se contenant.

Tiens, va-t'en ! mes esprits sont encore incertains.
 Ne viens pas exciter mes sauvages instincts.
 Va-t'en ! ton seul aspect me met, au fond de l'âme,
 De sombres visions qui font frémir la femme ;
 Et les dieux savent seuls, quel effort j'aurai fait,
 Pour ne pas me venger par un double forfait.
 Va-t'en !

APICATA, se jetant à ses pieds en sanglotant.

Non. J'ai perdu mon arrogance altière,
 Tu vois bien, et j'ai pris le ton de la prière...
 J'ai pris l'humble posture, et les genoux pliants,
 Et la voix, et les yeux en pleurs des suppliants...
 Au nom du ciel, écoute... Ah ! ton rire farouche
 Aura bientôt glacé la parole à ma bouche.
 Non, reste. Je me traîne à tes pieds triomphants,
 Implorant ta pitié pour mes pauvres enfants.

LIVIE.

Ma pitié ?

APICATA, cherchant le fil de ses idées.

Dieux !... voilà comme on est insensée...
 La douleur vous confond et l'on perd la pensée !...
 Je disais... c'est cela : je disais qu'aujourd'hui,
 C'est moi qu'il faut frapper, Livie, et non pas lui ;
 Car c'est moi qui me suis froidement obstinée,
 A troubler le repos de votre destinée,
 Moi qui viens de l'exil, et qui sors de ma nuit,
 Pour vous faire une part du malheur qui me suit.

LIVIE.

Tu l'aimes ?

APICATA

Mes enfants te béniront, Livie,
D'avoir fait cet échange, et de prendre ma vie !

LIVIE.

Tu l'aimes ?

APICATA.

Mes enfants !

LIVIE.

Tu l'aimes !

APICATA.

Lis vois-tu,

Prosternés, en pleurant, sur leur père abattu ?...

Vois-tu ce dernier bras leur manquant en ce monde ?

Ah ! que deviendront-ils dans cette Rome immonde !

Grâce !... Tu veux du sang ? je t'offre encor le mien !...

Je ne peux que mourir, et je meurs ! Aussi bien,

Ce ne sont pas ici de vains mots que j'apporte :

Jure de l'épargner, et demain je suis morte ;

Morte, sans qu'on te puisse accuser de mon sort :

Mes propres mains auront précipité ma mort !

Tiens, voici le poison ; tu peux parler !

(Elle lui remet une bague empoisonnée)

Oui, jure,

Par les dieux immortels, punisseurs du parjure,

Par Jupiter, Hécate, Apollon Pythien,

Jure de respecter ses jours ! je t'appartiens,

Ce serment fait ; dès lors, tu peux indiquer l'heure,

Choisir le lieu, l'instant, où tu veux que je meure,

Soit ici, soit ailleurs, fût-ce en un lieu sacré,

J'en atteste à mon tour les dieux, j'obéirai !

LIVIE.

Sans trembler ni pâlir, j'entre dans ton idée.
Soit, tu seras Alceste et je serai Médée.
Je jure !

APICATA.

Jupiter a reçu ton serment.
Si tu manques jamais à ton engagement,
Que ce dieu, vers lequel ma voix s'élève et crie,
T'attache au cœur mon ombre ainsi qu'une furie !
Désigne maintenant l'heure de mon trépas.

LIVIE.

Quand l'on te remettra cet anneau, tu mourras !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

— 184 —

ACTE QUATRIÈME.

La salle du sénat, au temple d'Apollon-Palatin. La statue du Dieu. Un trépied allumé, dans lequel chaque sénateur jette, en entrant, quelques grains d'eucens.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIVIE, ORCUS, DES LICTEURS.

(Livie et Orcus sont sur le devant de la scène, les licteurs dans le fond.)

ORCUS, à Livie.

Il ne soupçonne rien ?

LIVIE.

Je le quitte à l'instant,

Oublieux du passé, honteux et repentant.

(Orcus lui fait signe d'attendre, et va rejoindre les licteurs. Livie, à part.)

Après sa mort la mienne ! au moins c'est une excuse

Contre l'indignité, dont au fond je m'accuse !

La vengeance n'est pas une lâche action,

Quand la mort est au bout comme expiation.

C'est l'âme dans sa force, et non dans sa démence :

A côté du péril, l'héroïsme commence !

UNE VOIX, dans le lointain.

» Nous Méménus Régulus et Fulcinius Trion, consuls, prions les sénateurs à cette heure à Rome, de se rendre aujourd'hui, 15 des calendes de novembre, au temple d'Apollon-Palatin. Le sénat s'y assemblera.

» Tibère-César demande pour Séjan la puissance tribu-
» nitienne. »

L'UN DES LICTEURS, à Orcus.

Écoute...

ORCUS.

C'est l'édit.

LA VOIX, se rapprochant.

« Nous Méménius Régulus et Fulcinius Trion, con-
» suls, prions les sénateurs à cette heure à Rome, de se
» rendre aujourd'hui, 15 des calendes de novembre, au
» temple d'Apollon-Palatin. Le sénat s'y assemblera.
» Tibère-César demande pour Séjan la puissance tribu-
» nitienne. »

LIVIE, à part.

O Jupiter, dieu grand,

Dont la haine a tenu Prométhée expirant,
Vous, dieux d'en bas, et vous, redoutables furies,
Qui soufflez la colère en nos âmes aigries,
Et toi, pâle Erennys, déesse aux pieds d'airain,
Dont j'ai suivi la marche et l'ordre souverain,
Vous tous, qui dominez ma sombre intelligence,
Faites que jusqu'au bout je suive ma vengeance,
Que mon cœur s'affermisse en ce rude chemin,
Où vous m'avez poussée un glaive dans la main !

ORCUS, bas aux licteurs.

Vous m'avez entendu. Ne sortez pas ensemble.
C'est ici, vous voyez, que le Sénat s'assemble.

(Leur montrant un parchemin revêtu du sceau de Tibère.)

Du reste, vous pouvez obéir sans terreur ;
Je ne parle et n'agis qu'au nom de l'empereur.

(Les licteurs s'inclinent respectueusement et sortent. A Livie.)

La bague ?

LIVIE. Elle lui remet la bague d'Apicata.
Sois prudent : elle est empoisonnée.

ANCUS.

Ce n'est pas à Séjan que tu l'as destinée ?

LIVIE.

A sa femme !

ORCUS.

Fort bien.

LIVIE.

Mais il est entendu ,
La pitié pénétrant mon esprit éperdu ,
Si je ne te dis rien, que cette femme est libre ?

ORCUS.

Oui.

LIVIE.

Que tu jetteras cet anneau dans le Tibre ?

ORCUS.

Oui.

LIVIE.

Bien, tu peux agir.

(Au dehors : Vive Séjan ! vive Ælius Séjan !)

ORCUS.

Voici Séjan ; suis-moi !

(Ils sortent. Séjan entre par la porte latérale de droite, entouré d'une foule de sénateurs.)

SCÈNE II.

SÉJAN, LES SÉNATEURS.

FULCINIUS, à S'jan.

Si Séjan le voulait, on l'accclamerait roi !

JULIUS.

César t'élève au rang que Rome lui désigne !

VALÉRIUS.

Il a pris le plus grand et choisi le plus digne !
 Le peuple en est ravi. Je les ai vus de près :
 Ils épousent de cœur tes moindres intérêts ;
 Un instant menacé, tu verrais cette foule
 Envahir le sénat comme une mer qui roule !

FULCINIUS.

Ceci n'est pas douteux un moment. Aussi bien
 Comme aux hommes d'élite il ne te manque rien :
 Force de corps, vigueur de tête, âme obstinée,
 Tu peux voir sans pâlir croître ta destinée.

SÉJAN.

Que l'on se hâte au moins.

GALLUS, bas à Séjan.

Tous nos hommes sont prêts ;
 Quinze mille au Vélabre, onze mille ici près,
 Le reste au champ de Mars : en tout trente cohortes.
 Tu feras le signal par l'une de ces portes.

SÉJAN.

Celle-ci.

GALLUS.

Sur la fin de la séance. Alors
 Un cri puissant se fait entendre du dehors :
 Vive Ælius Séjan ! à bas le vieux Tibère !...
 Nous parlons dans ce sens ; le sénat délibère ;

Et, sous la pression de ce peuple en fureur,
Le sénat dominé te proclame empereur !
Est-ce dit ?

SÉJAN.

Agissez.

(A Valérius, en lui frappant sur l'épaule.)

Eh bien ! mon jeune Hercule,
Le jeu nous trouve-t-il moins fougueux et crédule ?
Il a perdu...

A Valérius.

Combien ?

VALÉRIUS.

Je n'ai pas réfléchi.

SÉJAN.

Quel jeu ! nous étions six : Balbus son affranchi,
Pison l'ainé, Plancus, Cotta le consulaire,
Le prêtre quirinal, qui hurlait de colère,
Puis moi. Nous eûmes tous un malheur outrageant !
Le vrai, c'est que Pison nous volait notre argent !

(Serrant la main à Pison.)

N'en rougis pas !

(A un autre, en lui prenant le bras.)

Ainsi ta fille se marie ?...

(Ils se parlent bas. Tumulte au dehors.)

VALÉRIUS.

Ce bon peuple romain qui déjà hurle et crie !
Encor !...

(A Séjan.)

Par Jupiter ! ils ont peut-être faim

Et viennent, sans façon, te demander du pain!

(Ancus entre pâle et troublé. Fulcinius le suit.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANCUS, FULCINIUS, puis MÉMÉNIUS
ET ORCUS.

SÉJAN.

Qu'est-ce ?

ANCUS.

C'est un prodige, ou plutôt un présage,
Dont le souvenir seul fait pâlir mon visage!

SÉJAN.

Un présage ?

ANCUS.

Oui, seigneur, mais un présage affreux !
Écoute au moins ; après tu riras si tu peux.
La foule était pressée autour de la statue,
Criant à haute voix qu'elle soit abattue :
Une fumée, et ça des tempes jusqu'au flanc,
Par d'épais tourbillons perçait le marbre blanc.

SÉJAN, aux sénateurs.

Vous allez voir qu'ils ont mutilé ce chef-d'œuvre !

(A Ancus.)

Àchève.

ANCUS.

Le marteau pesant se mit à l'œuvre,
Tomba deux fois, lancé par une forte main,
Puis la tête roula sur le pavé romain.

SÉJAN.

Eh bien ?

ANCUS.

Chacun avait l'épouvante dans l'âme !
 Pas de traces de feu, pas de traces de flamme,
 Un bruit sourd se faisait entendre seulement,
 Mais ce bruit augmentait, de moment en moment.
 Tout à coup... — Erennys semblait être apparue ! —
 Un cri d'horreur sortit de la foule accourue,
 Maître : on venait de voir, terrible mais rampant,
 Sortir de la statue un immense serpent !

SÉJAN, vivement,

L'a-t-on pu tuer ?

ANCUS.

Non.

FULCINIUS.

Un serpent, c'est la ruse ;
 Un ennemi caché dont l'apparence abuse ;
 Prends-y garde, Séjan !

VALÉRIUS.

Tibérius Gracchus,
 Scipion l'Africain, César, Sylla, Brutus,
 Tout homme dont on suit le lumineux passage,
 A vu son dernier jour marqué par un présage ;
 Prends y garde, Séjan !

JULIUS.

Le deuil est dans ces lieux.
 Tu devrais faire offrir un sacrifice aux dieux ;
 Et profiter du jour, dont les rayons propices
 Font fumer, sur l'autel, l'encens des sacrifices !

SÉJAN.

Pour si peu, vous avez douté de mon destin?...
Allons, vous faites tache au vieux peuple latin !

FULCINIUS.

Tu ne crois donc à rien ?

SÉJAN.

Si fait ! Une sibylle
M'a fait croire à moi-même. Un jour, loin de la ville...
J'étais en Pannonie. — un lieu sombre, pierreux. —
Le soleil se levait. Ce jour j'étais heureux !...
Pensif, je regardais les flots bruns de la Trave,
Que le vent du matin fouettait comme un esclave.
C'est alors qu'une femme osseuse, étrange à voir,
L'œil flamboyant, mais plein d'un sinistre pouvoir,
Me prit la main, et dit : « La vie est un grand fleuve,
Dont l'onde aura brisé plus d'une barque neuve ! —
Que me veux-tu ? ta main me glace de terreur. —
J'ai prédit à César qu'il serait empereur. —
Que me prédiras-tu ? — Prends ce cheval numide ;
Jamais il n'a cédé sous une main timide ;
Dompte-le, si tu peux, pour lors je répondrai. —
Ainsi que tu l'as dit, sibylle, je ferai ! »
C'était bien un cheval venu de Numidie !...
Je n'avais pas touché sa crinière hardie,
Qu'il secoua sous moi ses larges flancs poudreux.
Je tins ferme, et serrai mes genoux vigoureux.
Alors il s'élança sur les monts, dans la plaine,
Écumant, furieux, mais bientôt hors d'haleine !
Ce fut un beau moment d'orgueil et de fierté !...
« Femme, tu peux parler, le cheval est dompté ! —

Ne descends pas ; je veux une dernière preuve,
 Dit-elle. — Parle donc ; j'accepte encor l'épreuve. —
 Vois tu ce mont ? là-bas ? — Oui. — Comme te voilà,
 Oses-tu remonter le fleuve jusque-là ? »
 Je poussai le cheval dans l'onde frémissante,
 Dont l'écume lavait sa croupe bondissante.
 Le temps avait changé. Soulevé par le vent,
 Chaque flot m'arrêtait comme un grand mur mouvant.
 Leur colère croissait avec mon énergie.
 Mais j'avançais toujours ! la vague était rougie
 De mon sang... j'avançais, j'avançais !... Cependant
 Le flot qui grossissait battait mon pied pendant.
 Si bien — j'avais ligué contre moi la nature —
 Que je sentis, sous moi, reculer ma monture.
 La pâleur des vaincus s'étendit sur mon front.
 Je touchais presque au but ! Mes amis en riront
 Si je cède à la peur !... eh bien, cette pensée
 Devint comme un levier pour ma vigueur lassée.
 L'instant d'après, cédant devant ma volonté,
 Le flot m'avait porté jusqu'au but souhaité !

FULCINIUS.

Eh bien ?

SÉJAN.

Au pied du mont je trouvai la sibylle,
 Qui m'attendait, l'œil fixe, et la tête immobile :
 » Bien, dit-elle. Les Dieux t'ont largement doté.
 » Ils t'ont donné la force avec la volonté.
 » Aux hommes comme toi la lutte est opportune.
 » En domptant ce cheval tu domptais la fortune. »

(En riant.)

Ceci vaut, que je crois, l'oracle du serpent ?

(Les visages se dérident. A part.)

Rome, où sont tes Romains?... — Cerveau creux, cœur rampant

ORCUS, entrant.

En place, le consul!

Le consul entre par la porte latérale de gauche, précédé de vingt-quatre licteurs. Chacun se hâte de prendre sa place. Cependant, une vingtaine de sénateurs se tiennent debout près de Séjan, et l'accablent de marques de déférence et de soumission.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MÉMÉNIUS, ORCUS.

LE CONSUL MÉMÉNIUS, à part, en les regardant.

Race dégénérée!

(Haut.)

Pères conscrits, ce sont des lettres de Caprée.
César, qui d'un sujet veut faire son égal,
Demande, pour Séjan, le pouvoir tribunal.
Vous allez décider s'il est utile ou juste,
De donner un collègue au successeur d'Auguste.

FULCINIUS.

Qu'on nous lise la lettre.

LE CONSUL MÉMÉNIUS.

Apollon-Palatin,

Ta demeure nous sert d'asile ce matin.
Dieu, pour nous préserver de l'humaine faiblesse,
Que ton souffle divin nous porte ta sagesse;
Et s'il se peut, du haut de l'Olympe habitant,
Regarde nos débats avec un œil content.

(Il remet à Orcus la lettre de Tibère.)

SÉJAN, à part.

Enfin!

ORCUS, lisant.

« Tibère César au sénat, salut.

« Que vous dirai-je, pères conscrits, ou plutôt que
 » ne vous dirai-je pas ? Si je le sais, que les dieux et les
 » déesses me fassent périr plus cruellement encore que je
 » me sens périr chaque jour ! (*On se regarde avec étonne-*
 » *ment.*) Rome est grande, l'Italie pacifiée, notre univers
 » en paix ; mon âme seule est pleine de trouble. Tout ce
 » qui m'entoure, la mer même, cette solitude de l'agi-
 » tation, m'irrite et m'inquiète. Sans doute mon sort est
 » déplorable : exilé, je le suis sur ce rocher de Caprée
 » où Séjan m'a relégué ! (*Mouvement d'inquiétude.*) Mais
 » que de services ce même Séjan ne m'a-t-il pas ren-
 » dus !... Vous m'avez aidé dans son élévation ; je vous
 » en remercie, pères conscrits : c'est un ami fidèle et
 » dévoué. (*Les amis de Séjan reprennent leur air riant.*)
 » Triste expérience que celle de la vie ! l'ami d'hier
 » devient l'ennemi du lendemain. (*Mouvement de Séjan.*)
 » Le fer qui nous défendait se retourne contre nous. »

(*On se regarde avec terreur.*)

VALÉRIUS, bas, aux amis de Séjan.

C'est un piège !

ORCUS.

« Rassurez-vous cependant ; Jupiter et les grands
 » dieux protègent l'empereur et l'empire ! Mon corps est
 » attaché à mon rocher, mon esprit libre plane sur tous !
 » (*Les amis de Séjan s'éloignent de lui.*) Je ne dis pas
 » cela pour Séjan ; c'est un ami fidèle et dévoué. »

SÉJAN, à part.

Oh !

ORCUS.

« J'aurais cependant désiré une amitié moins farou-
 » che. Il a défendu le principat, mais en fauchant dans
 » ma famille comme dans un champ d'ivraie. (*On regarde*
 » *Séjan avec indignation.*) On dira peut-être que ce
 » zèle fanatique cache une ambition effrénée. On citera
 » les forces prétoriennes qu'il a usurpées; les factions
 » formées parmi le peuple et dans le sénat; enfin le
 » conseil qu'il m'a donné d'éviter Rome comme une
 » ennemie! (*Mouvement prolongé; on menace Séjan du*
 » *geste.*) C'est à vous de prononcer. Si vous m'en laissez
 » le juge, j'atteste ici le ciel que je crois m'être trompé
 » dans mon choix, et que Séjan a outragé les dieux! »

SÉJAN.

La lettre est supposée!...
 Je m'en vais le prouver!... et la chose est aisée!...
 C'est une trahison!... J'en appelle à César!

MÉMÉNIUS.

Ce n'est pas tout, sieds-toi, tu répondras plus tard.

SÉJAN, à ses partisans.

C'est une trahison, n'est-il pas vrai, vous autres?
 Visible pour des yeux moins fermes que les vôtres?...
 Expliquez-vous, parlez, vous pensez comme moi...
 Parlez, mais parlez donc!

FULCINIUS.

Sieds-toi! Séjan, sieds-toi!

ORCUS, continuant.

« Vous devez me comprendre. Le temple où vous déli-

» bérez, est cerné par mes gardes urbaines ; les pré-
 » toriens sont enfermés dans leur camp ; mes émissaires
 » sont partout ; ainsi vous pouvez agir. Agissez donc !
 » L'homme que j'accuse aujourd'hui, a non seulement
 » trahi l'état, mais il n'est pas étranger à la mort de mon
 » fils Junius Drusus. *Signé : Tibère.* »

SÉJAN.

Vraie ou fausse, de vous ou bien de votre maître,
 Cette accusation n'est que l'œuvre d'un traître.
 Oui, d'un traître ! Accusez ! mais les preuves en main !
 Ces preuves, je les veux ; je suis libre et Romain !
 Eh quoi ! vous vous taisez ?

LIVIE apparaissant.

Leur silence t'abuse :
 La preuve, la voilà, car c'est moi qui t'accuse.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LIVIE.

SÉJAN, à part, anéanti.

Mes lettres !

LIVIE, bas.

N'est-ce pas que tu les reconnais ?...
 Elles m'ont façonnée aux plus lâches forfaits !
 Regarde-les, Séjan, regarde : c'est la lettre,
 Où le crime se forme et commence de naître ;
 Puis celle où j'ai perdu l'orgueil de ma maison ;
 Puis celle de la honte, et celle du poison !

GALLUS, bas à Séjan.

Le signal ! le signal !

SÉJAN, aux sénateurs.

Ah ! vous voulez la guerre ?...

Et bien ! vous porterez ma réponse à Tibère !

(Il s'élançe vers la porte désignée à Gallus, en criant.)

A moi, prétoriens, soldats et vétérans,

A moi !

(Des licteurs entrent et lui barrent le chemin. Il court du côté opposé.
Même jeu.)

Trahi !... partout des licteurs sur deux rangs !...

Non, ce n'est pas un rêve !... ô fortune trompée !...

Vivant entre leurs mains !...

(Se précipitant au milieu des licteurs.)

Une épée !... une épée !..

(On le repousse. Retombant anéanti sur son siège.)

Allons, tout est fini ! — Je n'aurai même pas

La consolation d'un glorieux trépas !

LE CONSUL.

Defends-toi !

FULCINIUS.

Tu voulais être un jour notre maître,

Et tu courbes le front sous la peur... Debout, traître.

VALÉRIUS, bas à son voisin.

Imitons-les, ou nous sommes perdus !

JULIUS.

Debout.

Ne vas-tu pas pousser l'audace jusqu'au bout ?

VALÉRIUS.

Debout, homme de sang, parvenu misérable.

JULIUS.

Parricide, debout.

VALÉRIUS.

Debout, monstre exécration.

LIVIE, à part.

Qu'ai-je fait ! qu'ai-je fait !

SÉJAN, à part.

Et pas même un poignard !...

Le lion s'est laissé prendre par le renard,
Et maintenant qu'il touche à son heure dernière,
De hideux mouchérons lui rongent la crinière !

LE CONSUL MÉMÉNIUS.

Defends-toi.

SÉJAN.

Me défendre ?... Allons, ne raillons pas.
Je suis monté trop haut pour descendre si bas !

LE CONSUL MÉMÉNIUS.

Perfide, nous voyons ton ambition vile :
Tu courais au pouvoir par la guerre civile.
Mais les dieux...

SÉJAN.

Vous osez en appeler aux dieux ?...
Vous ?.. vous ?.. mais pour me prendre à ce piège odieux,
Vous avez, déguisant votre haine assoupie,
Transformé leur demeure en tribunal impie !

LE SÉNAT.

A bas, le traître, à bas !

SÉJAN.

Si j'avais réussi,
Vous baiseriez mes pieds vous qui parlez ainsi !
Tenez, ne prenez pas de ces airs vénérables,
Comme s'il s'agissait de choses honorables...

Vous êtes les bourreaux de César, voilà tout ! —
 Faites votre métier !... — Je tomberai debout,
 Comme sous l'action du fer, tombent les chênes !...
 Entassez cris sur cris, colère, injures, haines ;
 Faites-en un amas formidable... Romains,
 Je vous écraserai du poids de mes dédains !
 Ne m'interrompez pas, faux fils de l'Italie !
 Je vous parle de haut, car le passé vous lie,
 Car je fus votre maître, et je vous ai tenus
 Palpitants sous mes pieds ! — Oh ! vous n'êtes connus !
 Vous ferez de ma mort votre plus douce étude :
 Vous avez à venger dix ans de servitude ! —
 Allons, finissons-en ; frappez ! — Cela t'est dû,
 Fulcinius Trion : tu te croyais perdu ;
 Je t'ai tendu la main, et tiré de l'abîme ;
 Tu fais bien de payer ce bienfait par un crime. —
 Frappe, Cnéus Varron : je t'ai fait sénateur. —
 Toi, Sextus, mon client, plus tard mon délateur. —
 Vous aussi, Scipion, Quintus, Sylla, Camille...
 J'ai voulu vous nommer par vos noms de famille,
 Pour bien montrer aux yeux, Romains dégénérés,
 Quels étaient vos aïeux que vous déshonorez ! —
 Maintenant le bourreau peut venir !

VALÉRIUS.

A cette heure

Je vote pour la mort, moi, Scipion !

JULIUS.

Qu'il meure

Sur-le-champ, oui !

FULCINIUS.

Devant un pareil attentat,

Je vote aussi la mort , moi , prince du sénat !

LE SÉNAT.

La mort ! la mort !

LE CONSUL MÉMÉNIUS.

C'est bien.

VALÉRIUS.

Le croc !

JULIUS.

Les gémonies !

⁴ FULCINIUS.

Au lacet , au lacet , l'homme de Vulsinies !

VALÉRIUS, allant à Séjan.

Lâche ! tu m'as privé d'un frère que j'aimais...

JULIUS.

Moi , d'un fils , d'un ami...

VALÉRIUS.

Je te hais !

JULIUS.

Je te hais !

FULCINIUS:-

Ces insignes d'honneur à bas !... Le laticlave

N'est point fait pour couvrir tes passions d'esclave !

(Il se précipite sur Séjan, mais Livie le repousse, indignée.)

LIVIE.

Tuez , si vous l'osez , mais ne l'insultez pas !

GALLUS, vivement.

Aussi bien sommes-nous des bourreaux magistrats,

Pour ambitionner cette effroyable tâche ,

D'être pour l'accusé la sentence et la hache ?...

Que l'accusation vienne ou non de César,

Sachons être le glaive et non pas le poignard !

LE CONSUL MÉMÉNIUS, menaçant.

Gallus !...

GALLUS, allant à Séjan.

C'est mon ami ! Je vous le dis en face ! —
 Vous êtes plus que moi pâles de mon audace ,
 Farouches insulteurs, qui déjà redoutez
 Qu'il ne soit innocent lorsque vous l'insultez.
 Juges, qui condamnez bravement la victime,
 Sans même interroger la preuve de son crime !..

LE CONSUL MÉMÉNIUS.

Tu seras satisfait.

(A Livie.)

La preuve ?

LIVIE, jetant les lettres au feu du trépid.

La voilà !

(Mouvement pour ressaisir les lettres ; Livie s'y opposant.)

Vous me tuerez d'abord !— Me prêter à cela ?..
 Merci de cette indigne et honteuse vengeance ,
 Où l'infamie et vous marchent d'intelligence !
 Votre excuse n'est pas même dans la fureur ;
 Vous l'assassineriez pour plaire à l'empereur !...
 Des preuves ?... Eh bien ! soit, ramassez-en la cendre ;
 Faites , vous ne pourriez jamais plus bas descendre !

(Mouvement prolongé.)

LE CONSUL MÉMÉNIUS.

Si l'accusation de César vous suffit ,
 Prononcez.

LE SÉNAT, en masse.

La mort!

GALLUS, à part.

Dieux!

LIVIE, avec une sorte d'égarement.

Sa mort?... C'est un défi?... —

Eh bien, écoutez donc! — Que ma honte retombe
 Sur vous, qui me poussez à partager sa tombe!
 Que les dieux et Cé-ar, jaloux de vous punir,
 Vous fassent de ma mort un sanglant avenir!
 Oui, cet homme, exaltant sa propre destinée,
 Rêva le principat dans Rome dominée;
 Le monde, il en a ri; l'honneur, il l'a hué;
 Et si Drusus est mort, c'est lui qui l'a tué!...
 Jusqu'à la cruauté prolongez son supplice...
 Frappez... mais des deux mains, car je suis sa complice!

LE SÉNAT.

Ciel!

LE CONSUL MÉMÉNIUS, aux licteurs.

Vous m'en répondez.

(Les licteurs entourent Livie. A Séjan.)

Quant à toi... —

SÉJAN.

Je suis prêt.

LE CONSUL MÉMÉNIUS.

Dans une heure au plus tard tu subiras l'arrêt.

FULCINIUS.

Tuons-le sur-le-champ, tuons-le sur la place!

LE CONSUL MÉMÉNIUS.

Prenons nos sûretés avec la populace.

GALLUS, à Séjan en lui serrant la main.

Tu meurs comme César, et tu le valais bien ! —
Adieu !

SÉJAN.

Non, au revoir ! — Au camp prétorien ;
Soulève les soldats ; de l'argent à chaque homme ;
Promets-leur, s'il le faut, le pillage de Rome !

GALLUS.

Je le ferai !

SÉJAN.

Rien n'est encor perdu ; non , rien !
(Jetant un regard farouche sur les sénateurs qui s'éloignent.)

Ah ! si je sors d'ici , vous me le payerez bien !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Une prison. — Séjan est assis ; debout à ses côtés, Orcus, dans l'attitude d'un homme prêt à perdre patience ; des licteurs dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉJAN, ORCUS.

ORCUS.

Tes complices ?... — tu viens de hausser les épaules ?...

Jadis j'ai vu mourir un esclave des Gaules ;

Il riait et chantait, tandis que le bourreau

Aiguillait dans un coin le tranchant du couteau ;

Mais quand il vit venir l'homme sinistre et grave,

Il s'affaissa tremblant, et mourut en esclave ! —

Parleras-tu ? — Gallus s'est rendu le dernier,

Mais enfin il l'a fait. Il est mon prisonnier.

Qu'attends-tu ?.. tout est prêt pour d'horribles supplices.

Une dernière fois le nom de tes complices ?...

C'est très-bien. Ton orgueil est encore debout ;

Mais je te briserai pour en venir à bout !

(A l'un des licteurs).

Cette bague à sa femme.

(Mouvement de Séjan.)

Oui, pour elle, ta femme ;

Son désespoir peut être agira sur ton âme !

(Bas à l'homme.)

L'anneau vient de Livie.

(Haut.)

Enfin tu lui diras

Que Séjan veut la voir, et tu l'amèneras.

(L'homme sort.)

Nous verrons de quel air tu soutiendras sa vue.
Adieu. Je ne veux pas gêner votre entrevue.

(Il sort.)

SCÈNE II.

SÉJAN, se levant.

La revoir... elle... ici... seule!... Ah ! je suis vaincu...
L'ambitieux est mort, mais l'homme a survécu.
La revoir!... mais ses yeux parleront de ma fille,
De mes fils, ces débris vivants de la famille...
Mais sa voix, c'est l'écho profond, inattendu,
Du bonheur déjà loin, hélas ! que j'ai perdu !
Je me croyais plus fort Allons, du calme...—O femme !
J'ignorais qu'à ce point tu remplissais mon âme ;
J'ai vu crouler mon nom, sans d'indignes pâleurs,
Et je n'ose, en idée, envisager tes pleurs ! —
On vient !

(Livia entre.)

SCÈNE III.

LIVIE, SÉJAN.

SÉJAN, froidement.

Je veux mourir en paix !

LIVIE, contenant son émotion.

Je suis suivie

Par quelqu'un qui pourrait répondre de ta vie.
Si donc je te disais : Nous trouverons ailleurs,
Un ciel hospitalier avec des jours meilleurs.
L'exil n'est rien à denx. Nous irons en Espagne.
Je ne te suivrai pas à titre de compagne,
Non ; je te servirai d'esclave, et de ma main,
J'écarterais l'obstacle où passe ton chemin !

Nos gardes sont gagnés. Qu'importe la patrie !
 C'est une femme aimante et non une furie,
 Que les dieux désarmés attachent à tes pas...
 Viens, viens ! Que ferais-tu ?

SÉJAN.

Je ne partirais pas !

LIVIE.

Tais-toi !

(Lui prenant la main.)

Partons !

SÉJAN.

Merci !

LIVIE.

Mais c'est la mort !

SÉJAN.

Qu'importe !

LIVIE.

Entre la mort et moi, c'est la mort qui l'emporte !

SÉJAN.

Séjan doit disparaître alors qu'il est tombé !

LIVIE.

Dieux ! dieux !

SÉJAN.

Tu m'as brisé, mais sans m'avoir courbé !

LIVIE.

C'est la mort que tu veux ? ch ! bien, mourons ensemble !

Désunis par le cœur, que la mort nous rassemble !

Ce poison est prompt, tiens ! bois vite !

• SÉJAN, avec joie,

Du poison !...

Du poison !...

LIVIE.

Bois : je sens m'échapper ma raison !

SÉJAN, lui rendant le flacon.

Je ne veux rien de toi ! — D'ailleurs, j'attends ma femme.

LIVIE, avec égarement.

Ta femme ? Et c'est pour elle... ? Oh ! contiens-toi, mon âme !

SÉJAN.

Je veux lui parler sans témoin.

LIVIE, cherchant à se dominer.

Tu le feras... —

(Elle fait quelques pas pour sortir, mais elle s'arrête.)

Seul ?... avec elle ?... — Et bien ! je ne sortirai pas !

SÉJAN.

Malheureuse !

LIVIE.

Jamais ! dusses-tu, dans ta rage,
Par un dernier forfait couronner ton ouvrage. .

Dusses-tu me briser la tête contre un mur !

SÉJAN.

Ah ! sois maudite alors, cœur lâche, cœur impur,
De m'ôter cette joie à mon heure suprême...
Sois maudite, entends-tu ? sois maudite, je l'aime !

LIVIE.

Je le sais !

SÉJAN.

Je l'aime !

LIVIE.

Oh !

SÉJAN.

Jamais cœur déchiré

N'a mieux senti le trait dont il fut pénétré ;
Et si parfois j'ai pu t'entendre avec ivresse,
C'est que je la cherchais même dans ta tendresse.

LIVIE.

L'imprudent qui m'outrage, et qui ne comprend rien,
Et qui me pousse au mal, quand je cherchais le bien !
Ainsi quand je suis là l'œil éteint, que ma lèvre
Trahit de longues nuits d'insomnie et de fièvre,
Ce que je souffre enfin ; ainsi, quand mon esprit
Flotte comme au hasard, et que mon cœur s'aigrit,
Tu viens insolemment d'une main lente et sûre,
Retourner le poignard au fond de ma blessure ?...
Tu veux la voir ? je vais te l'envoyer !

(Comme épouvantée d'elle-même, elle s'arrête.)

Non, non...

C'est assez du passé, sans cette trahison !

(Tombant aux pieds de Séjan.)

Non, tu me maudirais ! — Les dieux m'ont condamnée.
Je dompterai mon cœur, et serai résignée.
Cela se peut. Peut-être un jour tu me plaindras. —
Tu l'aimes ? Et bien ! vis pour l'aimer. Tu verras,
Je serai la première à bénir votre ivresse...
Mais viens ! elle t'aime... oui... mais partons, le temps presse.
Tu veux la voir ? Eh bien ! j'en jure par mes pleurs !
Tu la verras bientôt, pour toujours, mais ailleurs !

SÉJAN.

Relevez-vous. Je suis au terme de ma route.
Ma femme va venir. Orcus la suit, sans doute.
Si vous tenez à fuir, fuyez !

LIVIE.

Orcus ? ..

(Vivement.)

Un mot,

Un seul, et je me tais, et je pars aussitôt ! —

(A part.)

Ah ! quel affreux soupçon a traversé mon âme !... —

(Haut.)

A-t-il dit de remettre une bague à ta femme ?

SÉJAN.

Mais... —

LIVIE.

. Oh ! parle.

SÉJAN.

Il l'a dit.

LIVIE, avec épouvante.

On la lui remettra ?

SÉJAN.

Oui.

LIVIE, à part.

La fatalité jusqu'au bout me suivra !

Ils ne me croiront pas !... — Elle... entre ses bras .. morte !

(Cherchant à entraîner Séjan.)

Ne reste pas ici ! Non, non ! Ah ! cette porte

Peut s'ouvrir d'un moment à l'autre, vois-tu bien... —

C'est dans ton intérêt que je parle ; oh ! viens, vien ! —

Si tu tiens à mourir, enfin, tu seras libre !

Tu pourras te jeter, en passant, dans le Tibre ! —

Ah ! voici des flambeaux, des flambeaux et des pas !...

(Lui prenant la main avec violence.)

Viens donc !

SÉJAN.

Je vous l'ai dit, je ne partirai pas !

(Apicata entre ; la porte se referme aussitôt. A sa vue, Livie se rejette en arrière avec épouvante, cherche la porte en tâtonnant, sans la quitter des yeux.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, APICATA.

APICATA, se jetant dans les bras de Séjan.

Vivant, libre, sauvé !

SÉJAN, lui serrant la main.

Tu t'es bien fait attendre !

LIVIE, à la porte, avec désespoir.

Fermée !

(Buvant le poison.)

Au moins la mort m'empêchera d'entendre !

APICATA, avec joie.

Sauvé !

SÉJAN, à part.

Qu'un autre, hélas ! détruise son erreur ! —

(Haut.)

Je pars .. dans quelques jours... car l'empereur m'exile.

Oui, j'irai demander en Égypte un asile.

Écoute... — Tu pourrais te dévouer encor.

Cours au palais sur l'heure, entasse le peu d'or

Que j'ai... Fais vite, et pars avec notre famille...

Oh ! fais-le par pitié. Mes deux fils et ma fille!...

Emmène-les tous trois, cette riche moisson,

Par les dieux foudroyée au seuil de ma maison !

APICATA.

O mes pauvres enfants, mes trois âmes chéries,

Vous connaîtrez le ciel des errantes patries !

SÉJAN.

Va, va.

APICATA.

Non, pas encor.

SÉJAN, la ramenant involontairement sur son cœur.

Sans doute, en se quittant,
L'on fait bien de se voir, ne fût-ce qu'un instant !
L'homme part, mais non pas comme fait l'hirondelle,
Que le printemps ramène à nos vieux murs fidèle
Il s'en va, sous la main rigoureuse du sort ;
Et l'absence est souvent une sœur de la mort !

APICATA.

Ah ! dans le calme heureux de nos belles années,
Quelle sibylle aurait prévu nos destinées !...
Nous allions, chaque soir, souriant et rêvant,
Le long du Tibre heureux que caressait le vent ;
Et si parfois, sur l'eau, nos ombres confondues
Attiraient nos regards : alors, les mains tendues,
Tu me disais : Soyons côte à côte toujours ;
Une ombre pour deux corps un cœur pour deux amours !

SÉJAN.

Dans ces derniers adieux emporte aussi mon âme.
Je t'aimais !

APICATA.

Taisez-vous !

LIVIE, à part.

Heureuse, heureuse femme

SÉJAN.

Je t'aime encor !

APICATA.

Tais-toi !

LIVIE.

Comme ils s'aiment !

APICATA.

Tais-toi !

LIVIE, à Séjan.

Épuise ton bonheur, épuise-le, crois-moi ;
La mort t'entoure !

APICATA.

Hélas !

SÉJAN, à Apicata avec terreur.

Quoi donc ?

APICATA, cherchant à fuir.

Rien... ma pensée...

SÉJAN, la retenant.

Tu ne sortiras pas !

APICATA.

Oh !

SÉJAN.

Ta main est glacée ?

APICATA, faisant un dernier effort pour sortir.

Adieu, te dis-je, adieu !... Je ne puis... Mes genoux
Fléchissent... Dieux puissants ! ayez pitié de nous. —
(Retenant Séjan.)

Non reste. Il est trop tard : je meurs empoisonnée.
(Séjan pousse un cri d'horreur en regardant Livie.)

LIVIE.

Ce n'est pas moi !

APICATA.

Chacun subit sa destinée.

SÉJAN, courant à la porte, et l'ébranlant avec désespoir.

Du secours ! du secours !

APICATA.

Mon sort doit s'achever.

SÉJAN, se précipitant à ses pieds.

Ne parle pas ainsi !

APICATA.

Je meurs pour te sauver.

SÉJAN.

Pour me sauver?... qui? .. moi?... Je vais mourir !

APICATA, se redressant.

Livie!...

SÉJAN.

Ah ! bénis-la plutôt de m'avoir pris la vie !

APICATA.

Livie!... ah ! sois maudite !

LIVIE.

Écoute... on ne ment pas,
Quand l'ombre de la mort enveloppe nos pas...
Orcus a tout conduit, et c'est lui qui vous tue !

APICATA.

(A Séjan.)

Tu mens, tu mens encor ! — Ma force est abattue..
L'orgueil de te sauver n'avait pu soutenir ;
Mais je vois, à présent, que je n'ai qu'à mourir !

(Elle retombe agonisante.)

SÉJAN, les mains étendues vers le ciel.

Dieux tout-puissants ! voyez jusqu'où va ma torture !
Une si prompte mort révolte la nature !
Sauvez-la, sauvez-la, vous le pouvez, dieux grands !

LIVIE, à Séjan.

Un mot pour moi, je meurs !

APICATA.

O mes pauvres enfants !

SÉJAN, désespéré.

Va-t-elle ainsi mourir !

LIVIE.

Un seul regard !

APICATA.

Courage...

Voici... l'instant... Adieu !

(Elle meurt.)

SÉJAN.

Voilà donc mon ouvrage !

Passé maudit, voilà ton expiation !

Je peux au moins pleurer... O désolation,

O pleurs, ô désespoir, débordez de mon âme !...

C'est moi qui l'ai tuée ! Oh ! ma femme, ma femme !

(Il se jette sur elle en sanglotant, et s'arrache les cheveux de désespoir.)

LIVIE.

Rien pour moi !

(Orcus entre, suivi de ses lecteurs. Séjan reprend son impassibilité.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ORCUS.

SÉJAN, à Orcus.

Je te suis ! —

(Embrassant Apicata.)

Nos malheurs sont finis !

LIVIE, lui tendant la main en signe d'adieu.

Séjan !...

(Séjan passe sans la regarder. Retombant morte.)

La mort du moins nous aura réunis !

FIN.

N.º d' invent:

~~714~~

31206